

Joëlle Castel

*Nouvelles d'ailleurs
et d'ici*

brumerge

ISBN : 978-2-917745-29-8
Dépot légal : février 2011

castel.joelle@gmail.com

© 2011 Joëlle Castel

Les Éditions Brumerge
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

Introduction

J'écris ces pages en imaginant ce que pourraient bien raconter mes petits-enfants lorsqu'ils parleraient plus tard, de Papy et Mamy. Peut-être se souviendront-ils de leurs récits de voyages réalisés dans les années soixante et qu'ils avaient écoutés d'une oreille inattentive.

À l'époque où la possession d'un téléphone portable très sophistiqué est le rêve de tout enfant, quand nous avions 20 ans notre ambition était de posséder une voiture pour découvrir le monde et nos premières économies furent destinées à l'achat d'une tente canadienne. Autres temps, autres mœurs !

Il faut spécifier que nous n'avions pas les images de la TV pour nous faire voyager. Nous ne savions pas ce qui nous attendait en franchissant les frontières de l'hexagone, c'était tout simplement l'Aventure.

Quelque part en Grèce

Papy et Mamy deux intrépides voyageurs s'étaient retrouvés en Grèce après avoir traversé la Yougoslavie et diverses aventures les attendaient. Ils étaient arrivés à Thessalonique en fin de journée sous une chaleur accablante. Ils firent halte dans une rue où des arbres ressemblant à des platanes donnaient une ombre bienfaisante. Sur les pas des portes les habitants avachis semblaient sans réaction. Des enfants, que la chaleur n'incommodait pas, jouaient sur les trottoirs. Papy descendit de la voiture pour interroger un homme qui paraissait plus éveillé que ses congénères. Ne connaissant pas le grec, le langage des signes était le meilleur moyen de se faire comprendre. « Deux mains sur la même oreille » signifiaient « dormir », un triangle tracée sur la poussière du sol avec un bâton signifiait « terrain de camping », cependant ils n'arrivaient pas à savoir s'il existait un terrain de camping dans cette localité.

Ne sachant pas où ils pourraient planter leur tente, la Providence vint à leur aide et soudain un vieux Grec se leva et s'approcha d'eux. Dans un français impeccable il leur dit :

« Venez dormir chez moi, nous serons très honorés d'accueillir des touristes français. Attendez, il faut que je récupère ma bonbonne d'eau de pluie et je suis à vous. »

C'était une belle bonbonne en verre verdâtre d'une capacité de trente litres. L'homme expliqua que cette eau soulageait ses maux d'estomac. Mamy passa à l'arrière avec le cousin Jean Pierre âgé de 16 ans pour laisser la place de devant au Grec qui s'installa avec sa bonbonne entre les jambes. Le goulot arrivait au niveau de la boîte à gants.

Mes grands-parents se trouvaient chanceux de pouvoir être accueillis par ce brave homme connaissant le sens du mot hospitalité. Ils n'auraient pas, grâce à lui, à se soucier d'un terrain de camping ni à monter la tente, un exercice dont ils se passaient volontiers. D'autre part ils pénétreraient dans l'intimité d'un foyer et prendraient connaissance du mode de vie des habitants. Le passager leur demanda d'où ils venaient, où ils allaient et Papy retraça le parcours effectué à travers la Suisse, l'Italie et la

Yougoslavie. Ils se rendaient en Turquie avec leur jeune cousin Jean-Pierre.

– C’est un grand voyage que vous effectuez-là. Vous êtes d’intrépides voyageurs.

– Oui, nous aimons voir du pays pendant nos vacances d’été, répondit Mamy.

Cependant l’enthousiasme du premier moment était retombé et Charles devenait soucieux. En effet, depuis quelque temps ses freins ne lui donnaient pas entière satisfaction. Au moment où les passagers s’y attendaient le moins, la Taunus s’élança brusquement sur la route pour stopper net brutalement quelques mètres plus loin.

– Attention ! dit-il, je fais un essai de freins, mais trop tard. Les passagers firent un prodigieux bond en avant tandis que le goulot de la bonbonne ne résista pas au choc contre la boîte à gants.

Le Grec considérait avec tristesse le récipient cassé tandis que Papy le visage fermé ne trouvait aucun mot d’excuses. Mamy restait muette de consternation. JP réprima un sourire, habitué à ce genre de démonstration de la part du conducteur qui aimait bien leur donner des frissons. Aucune goutte du précieux liquide ne s’était répandue. Après quelques minutes ils arrivèrent, silencieux, devant la maison. L’ac-

cueil réservé par l'épouse ne fut pas du tout chaleureux. L'arrivée inopinée des Français n'était pas à son goût. Elle hurlait en grec des mots, qu'ils ne comprenaient pas heureusement, à l'adresse du mari et rien ne pouvait l'arrêter. Quand elle vit la bonbonne au goulot cassé, ce fut pire. Des flots de méchantes paroles s'échappaient de sa bouche grimaçante tandis qu'elle regardait les intrus d'une horrible façon. Papy et Mamy ne savaient plus où se mettre. Fallait-il rester ou repartir ? Impassible leur hôte les pria de monter l'escalier extérieur menant sur la terrasse. La femme leur jetait des regards si peu engageants qu'ils manifestèrent à voix haute le désir d'aller dormir ailleurs.

– Elle se calmera, elle se calmera, dit le mari habitué aux sautes d'humeur de son épouse.

Ils déposèrent leurs affaires dans une pièce obscure aux murs peints d'un bleu vif. La lampe de faible ampérage pendait au bout d'un fil que les mouches avaient noirci de leurs excréments. Des matelas étaient posés à même le sol.

– Je vais vous faire connaître un petit restaurant dont vous vous souviendrez.

Il les conduisit dans une sorte de taverne obscure pour éviter l'afflux des moustiques. Ils s'installèrent à une table sur une terrasse cou-

verte de branches de saules entrelacées. Les occupants déjà attablés ne firent pas mine de les remarquer. Au menu du riz accompagné de mouton cuit à la broche, un vrai régal !

Durant la chaude et étouffante nuit, ils regrettèrent amèrement leur tente car ils manquaient d'air dans cette pièce pourvue d'une étroite fenêtre. La porte restée grandement ouverte ne suffisait pas à l'aérer. Pour comble de malheur les moustiques s'étaient mis de la partie en se jetant avec voracité sur les étrangers. Au dehors le coassement des crapauds qui se répondaient les empêcha de sortir leur matelas. Ils n'eurent pas envie de faire la grasse matinée et ils se levèrent au petit matin le visage boursoufflé. Leur hôte les attendait frais et dispos sur la terrasse. Ils furent accueillis par la mégère qui lavait le carrelage à grands coups de seaux d'eau lancés avec force. Faute de douche, ils eurent la joie d'un bain de pieds improvisé. La femme parlait, toujours en maugréant sans les regarder. Ils comprirent le sens de l'expression « allez vous faire voir chez les Grecs! »

– Ma femme vous prie de bien vouloir accepter un peu de nourriture avant votre

départ. Elle s'excuse de n'avoir pas été très hospitalière avec vous.

– Ce n'est pas la peine de vous déranger dit Mamy, nous trouverons bien une boulangerie dans la ville.

– Pas question de partir ainsi, venez vous asseoir.

La femme regardait d'un œil furieux les étrangers qu'elle aurait voulu envoyer au diable, en leur disant quelques paroles bourrues.

– Buvez le café en serrant les dents, c'est du café turc.

Cette recommandation valait son pesant d'or. Quelques morceaux de pain, un peu de beurre rance complétèrent le petit-déjeuner improvisé.

Papy et Mamy demandèrent s'ils devaient quelque chose pour la nuit passée à demeure et pour le remplacement de la bonbonne cassée, mais le Grec ne voulut rien savoir.

– C'était un honneur pour nous de vous recevoir et de pouvoir parler votre si belle langue.

Il les salua et resta devant sa porte pour les regarder partir, tandis que la femme avait l'air de dire « bon débarras » !

– Enfin, qu'est-ce qui t'a pris de vouloir essayer les freins pour casser sa bonbonne, dit Mamy à Charles.

– Je ne l'ai pas fait exprès, répondit-il brutal, tu n'as qu'à prendre le volant si tu n'es pas contente.

Il ne fut plus jamais question de l'incident.

Je n'ai pas osé après tant d'années, poser cette question à Papy, comment aurait-il réagi ?

Vacances sur une île

Papy me raconta un autre séjour fait en Grèce

Ils se rendirent ensuite sur l'île de Thassos avec le cousin, Jean-Pierre, un grand gaillard heureux de parcourir le vaste monde en leur compagnie, leur fils Erick âgé de trois ans et une fillette de huit ans pour lui tenir compagnie. Les parents avaient accepté sans appréhension de confier leur enfant à ses instituteurs. C'était une occasion rêvée pour elle de partir un peu car les parents de modeste condition n'avaient pas les moyens de l'envoyer en colonie de vacances.

Pourquoi le choix de cette île peu connue des circuits touristiques? Tout simplement parce qu'ils y avaient fait une étape l'année précédente. Séduits par son calme, loin de la foule des touristes qui se précipitent sur Mykonos, ils avaient l'espoir d'un séjour de

tranquillité absolue. Après le passage en bac où leur voiture était la seule, ils firent le tour de l'île afin de choisir l'endroit le plus désert. Ce ne fut pas difficile. Les tentes furent dressées sur une plage vide, presque contre une haie de cactus seule trace de végétation en ces lieux. La Taunus fut déchargée, le bateau pneumatique et le moteur sortirent du coffre après un séjour prolongé.

Charles avait décidé de vivre en Robinsons, de pêche et de chasse uniquement pour ne point dépenser et se rendre compte des difficultés que rencontrent des naufragés ; une expérience survie en quelque sorte, imposée à tous. Avec la carabine, ils tueraient de petits oiseaux, le harpon, les cannes à pêche fourniraient les produits de la mer et chacun se mit à vaquer à ses occupations. Les enfants insouciantes sachant qu'ils ne manqueraient de rien de toute façon, s'élançèrent dans l'eau bleue et très claire pour profiter des plaisirs de la baignade. Charles le plus téméraire s'éloigna quelque peu du bord et parvint à capturer un poulpe avec son fusil à harpon. Mamy et JP ne prirent que de minuscules poissons. N'étant pas experts dans la préparation des poulpes, vraiment trop répugnants pour Mamy qui faisait la grimace en voyant ses tentacules à ventouses, ils décidèrent de se

rendre au village de pêcheurs où le patron d'un petit bar restaurant accepta le poulpe en échange d'un plat de riz et d'une compote pour chacun des cinq convives. C'était honnête et ainsi chaque jour, ils lui apportèrent les produits de leur pêche pour pouvoir manger à une table de restaurant. Restaurant, un bien grand mot pour une guérite et deux ou trois tables sur le devant. Ils n'avaient pas besoin de commander et la nuit venue, lorsqu'ils arrivaient le serveur apportait invariablement le riz et la "composta". Il avait une tête comique qui leur donnait le fou-rire, quand il disait « composta » sa fine moustache se hérissait tandis que ses yeux s'arrondissaient comme des agates.

Les enfants ne quittaient jamais le restaurant sans faire un tour de manège, un manège mécanique très rudimentaire que le propriétaire faisait tourner exprès pour eux à la force des bras.

Cependant après une semaine de farniente, chacun, sans l'avouer aux autres commençait à trouver le temps long. Premiers signes avant coureurs, Mamy réveillait tout le monde la nuit pour voir si le niveau de la mer ne montait pas. Elle aurait voulu que la tente ne soit pas dressée aussi près du bord. Avec une torche électrique JP et Papy éclairaient le sable et marquaient des repères pour la rassurer.

Cependant le clapotement des vagues l'angoissait de plus en plus. Charles trouvait lassante la capture des poulpes et JP était impatient de voir du pays. Seuls les deux enfants auraient bien aimé rester là à faire des châteaux de sable. Aucun n'osait se décider à montrer aux autres le désir de bouger lorsqu'une occasion se présenta.

Un matin, un autochtone, venu tout exprès pour les avertir s'arrêta près de leurs tentes. Il les salua rapidement mais ce n'était pas pour leur dire bonjour qu'il se trouvait là. Il tentait de leur expliquer quelque chose par gestes. Il désignait les cactus de son index puis montrait le blanc de ses yeux en joignant les deux mains sous sa joue comme s'il s'endormait. Il recommença plusieurs fois cette mimique et c'est alors que JP comprit :

– Il veut nous dire qu'il y a un danger dans les cactus, un danger mortel.

En effet, sous une feuille de cactus bien sèche que l'homme retourna à l'aide de la canne à pêche, ils découvrirent une sorte de crevette jaune, transparente.

– C'est un scorpion ! s'écria Charles.

– Regardez dans la tente s'ils ne sont pas rentrés, moi j'ai trop peur cria Mamy.

– Ne restez pas là les enfants, dit JP qui s'introduisait avec précaution sous la toile. Il sortit les sacs de couchage et tout ce qui se trouvait à l'intérieur. Mamy l'entendit taper sur quelque chose avec sa sandale.

– N'aie pas peur ce n'est qu'une araignée.

En songeant à ce qui aurait pu leur arriver, ils remercièrent chaleureusement le brave homme qui les avait prévenus. Décidément, ils avaient eu de la chance, la providence veillait sur eux. Pas question de passer là une minute de plus ! Ils rangèrent soigneusement leurs affaires dans le coffre en examinant chaque pièce avec précaution. Les sacs de couchage furent soigneusement inspectés ainsi que les toiles de tente. Ils commençaient seulement à comprendre pourquoi cet endroit était désert.

Mais où iraient-ils ? Les vacances venaient à peine de commencer, ils n'allaient pas rentrer déjà chez eux au bout d'une semaine ! Alors ils consultèrent la carte et décidèrent d'un commun accord de se rendre à l'endroit le plus accessible où leur doigt se poserait. Ils fermèrent les yeux et agirent ainsi. Au début, c'était pour rire, mais quand leur doigt se posa sur Beyrouth, ils se dirent pourquoi pas ? Et en avant pour l'aventure ! Le campement fut vite levé et les bagages reprirent leur place dans le vaste coffre et sur la

galerie du véhicule. Après un dernier regard pour vérifier que rien n'avait été oublié, ils quittèrent avec soulagement cette plage qui leur avait montré tant d'attraits à l'arrivée.

Depuis le récit de mon Papy, je ne m'aventure plus auprès des cactus sans crainte.

Corrida improvisée

Papy, passionné de golf, ne jurait que par ses clubs ou ses balles si bien que, dans mon enfance, je me suis souvent demandé quelle profession il avait exercée car il n'en parlait jamais. Lorsque je me suis intéressé à lui, il était presque retraité. Je l'aimais beaucoup mon papy Charles que j'ai toujours appelé par son prénom par conséquent, pendant longtemps j'ignorais quelle relation nous unissait lui et moi. Je fus bien surpris un jour d'apprendre qu'il n'était pas l'ami de la famille comme je l'avais cru, mais le père de maman.

Mamy, ne partageait pas du tout ses passions golifiques mais condescendait à l'accompagner parfois, surtout durant la période où ils habitaient un appartement à Saint-Priest dans la banlieue de Lyon. Plus portée sur l'écriture, elle restait des heures entières penchée sur sa machine à écrire sans voir passer le temps. Cependant, elle profitait du terrain de golf pour

faire un peu d'exercice et s'aérer, sans oublier d'emporter un livre qu'elle consultait en marchant. Les livres ont toujours partagé sa vie, ce n'est pas étonnant que son grenier en soit rempli ! Elle a eu beau en distribuer à droite à gauche lors des fréquents déménagements, il en reste toujours autant.

Par les beaux jours d'automne, elle choisissait les plus belles feuilles rousses des arbres pour les faire sécher entre les pages du livre ; plus tard, elles agrémenteraient un poème mis sous verre. Lorsque je consulte de gros ouvrages laissés par mes grands-parents, des pétales de fleurs, des feuilles qui sèchent depuis des années s'envolent et je les laisse là en souvenir de ma grand-mère !

Au printemps, dès les premiers beaux jours, le green lui rappelait l'oasis de verdure qu'elle avait connu dans le désert lors des six années passées en Tunisie, tandis que les champs de tournesols figuraient le jaune du sable. Son imagination débordante transformait un lieu ordinaire en endroit féérique.

Un samedi de juin, Charles l'avait invitée expressément à le suivre pour la dernière compétition de la saison, compétition extraordinaire puisque les participants joueraient déguisés.

Il dénicha, la veille, dans un magasin de farces et attrapes, véritable caverne d'Ali Baba, le costume des ses rêves et revint à l'appartement F4 de l'immeuble de six étages, vers dix-neuf heures, chargé d'un paquet dont il ne voulut pas révéler le contenu à Mamy pour lui réserver la surprise.

– Attends un peu, je vais me changer et il se faufila dans la chambre dont il referma soigneusement la porte.

Bien entendu, Mamy avait essayé de regarder par le trou de la serrure, sans résultat et s'était réfugiée à la cuisine en faisant semblant d'essuyer la poussière pour se donner une contenance. Après quelques minutes, soucieux de la mise en scène, sur l'air du Toréador de Bizet dont il avait glissé la K7 dans un magnétophone portable, il apparut, dans le couloir puis dans la cuisine, complètement métamorphosé. L'habit de toréador qu'il avait choisi lui allait comme un gant et faisait ressortir son teint bronzé par les sorties au grand air.

– Mon partenaire a pris le même costume, ajouta-t-il.

– Tu feras bien attention de ne pas te salir, dit Mamy toujours préoccupée par la propreté

et consciente du peu de soin qu'il portait à tout à l'exception des accessoires de golf et de la voiture.

Pour une fois, la partie promettait d'être plus détendue qu'à l'ordinaire où les golfeurs piquaient des crises de nerfs en jetant leur club en l'air ou leur sac à l'eau en rendant leur carte de score, des scènes qu'affectionnait beaucoup Mamy qui accepta de le suivre le lendemain.

En début d'après-midi la voiture démarra laissant derrière elle le quartier de banlieue où les immeubles se dressaient comme des gratte-ciel nains. Pour gagner du temps et ne pas avoir à se changer en arrivant sur le terrain, Papy avait revêtu le costume de lumière à la maison. Dans l'ascenseur il n'avait rencontré personne ni durant les quelques mètres à parcourir pour atteindre la voiture. Cependant, en levant les yeux vers les façades, le léger mouvement des rideaux prouvait qu'ils étaient épiés derrière les fenêtres.

Par malheur ce jour-là, le pneu avant droite manifesta quelques faiblesses au bout de cinq ou six kilomètres.

– Il ne manquait plus que cela ! dit Papy en maugréant.

Contraint à s'arrêter sur le bas côté de la départementale il descendit du véhicule dans sa

belle tenue rutilante pour constater qu'il fallait bel et bien changer la roue.

Les automobilistes passant par-là le dévisageaient curieusement, l'un d'eux lui cria : « vous vous croyez à Carnaval ! » Charles, mal à l'aise pour plier les genoux, parvint tant bien que mal à dévisser les quatre boulons et à mettre en place la roue de secours sans se salir ni faire craquer l'étoffe. Après cet incident, la voiture repartit vers le golf, il ferait réparer la roue crevée une autre fois.

En arrivant sur le parking, Mamy fut prise d'un grand fou rire en apercevant deux marins coiffés d'un bonnet à pompons tirant leur chariot et plus loin deux bagnards un énorme boulet en plastique au pied. Celui-ci trop léger rebondissait curieusement autour d'eux sur le gazon. Deux femmes panthères à gros seins les suivaient puis deux énormes bébés en couches et bonnet rose, Pierrot et Colombine etc. Au milieu de ce groupe hétéroclite, un noir authentique paraissait lui aussi déguisé pourtant, il ne noircissait pas les joues des dames en leur faisant la bise.

Mamy, plutôt mal à l'aise dans sa tenue habituelle, focalisait tous les regards avec sa casquette de titi parisien, des lunettes noires,

une jupe, un simple T-shirt et des baskets, sa panoplie habituelle pour lutter contre le soleil qui lui avait suffisamment tanné la peau durant dix-huit ans passés en Tunisie et en Côte d'Ivoire.

René, le coéquipier de Papy, portait très bien l'habit, la taille prise dans un corselet, les mollets avantagés par les bas de soie rouge. Charles, la cape jetée sur les épaules, ajusta le bicorne noir pour poser avec tous les joueurs devant l'objectif de l'appareil photo qui immortaliserait cette journée.

D'ordinaire, seuls les chocs métalliques des têtes de club sur les balles et les ronronnements des biplaces de l'aéroclub voisin troublaient le silence des greens, par contre, ce jour-là, les éclats de rires fusaient de toutes parts, les golfeurs ayant enfin perdu leur flegme et leur sérieux coutumiers. En effet le golf n'est pas un divertissement comme le penserait le commun des mortels, les joueurs ne se rendent pas sur le green pour s'amuser mais pour travailler leurs coups. Gare à l'accompagnatrice qui tenterait de prononcer un mot, de tousser, d'éternuer sur le parcours! Elle serait fusillée du regard par les golfeurs que le chant même d'un oiseau pouvait déconcentrer.

En prenant le départ au trou N°1, Charles fit une démonstration sur la façon de combattre les taureaux dans l'arène, en agitant sa cape et son club sous l'œil des spectateurs qui criaient : « olé ! »

Mamy s'était mise en retrait, par trahison, afin de voir le comportement des dames qui le prendraient pour un célibataire. Elle se serait démasquée au bon moment pour faire valoir ses droits. Sacrée Mamy !

Malgré la cape négligemment rejetée sur son dos, il fit un drive magnifique.

– Fais attention de ne pas faire sauter les boutons du gilet ! furent les dernières recommandations.

Les équipes venaient de partir pour une partie de rigolade dont les résultats ne feraient pas élever le handicap.

Depuis longtemps, Mamy connaissait les ruses des adversaires qui ne comptabilisaient pas les coups frappés loin des regards ou qui feignaient de retrouver la balle perdue en la subtilisant par une autre prête dans le fond d'une poche trouée. Personne ne se méfiait d'elle qui marchait les yeux fixés sur son livre,

on croyait qu'elle ne portait guère d'intérêt à ce sport qu'elle ne pratiquait pas.

– J'ai autre chose à faire, répondait-elle toujours à ceux qui l'interrogeaient à ce sujet.

Championne pour retrouver les balles perdues de Papy, celui-ci lui jetait des regards de réprobation lorsqu'elle découvrait aussi celles des adversaires. Elle n'aurait pas osé dire qu'elle ne les avait pas vues, ni mettre son pied dessus pour l'enfoncer dans le sol comme certains !

Pour donner plus de piquant à la partie, les organisateurs avaient prévu diverses épreuves originales à certains trous. Ainsi au trou N°2, les joueurs devaient putter avec des gants de boxe. Au trou N°3 les joueurs de la même équipe mettraient la balle dans le trou avec le même putter tenu à quatre mains. Le départ du trou N°4 se ferait au putter. D'autres épreuves aussi farfelues les attendaient jusqu'au trou 18, les organisateurs ayant fait preuve d'imagination.

Mamy suivait, comme toujours, distraitement la partie, repérant seulement les bancs qui lui permettraient de lire plus commodément. Elle pestait sur leur emplacement, n'ayant jamais compris pourquoi ils se trouvaient en

avant du départ, lieu particulièrement exposé aux drives des joueurs maladroits, comme pour décourager les accompagnateurs de s'asseoir. Elle n'a jamais pu rester assise plus de deux minutes sans que Charles crie : « Ne reste pas là, tu vas recevoir une balle ! » ce qu'elle traduisait par : « ne reste pas là ! Tu nous empêches de nous concentrer ! »

Le parcours du trou N°5 longeait un champ de magnifiques tournesols plus loin, un pâturage verdoyant où ce jour-là paissaient une dizaine de vaches. Ces grosses bêtes, difficiles à intriguer regardaient les joueurs avec indifférence, sans cesser de ruminer tandis qu'ils s'acharnaient à poursuivre leur balle. Qui ruminait le plus ? Les bovins, les joueurs ? On se le demande !

En passant devant elles et pour faire le malin devant son coéquipier, Papy ne put s'empêcher de les provoquer. Il avait ôté la cape rouge de ses épaules et l'agitait devant les bêtes subitement intéressées. En effet, elles avaient levé la tête et ralenti le mouvement des mâchoires, étonnées par le comportement étrange de cet individu. Simultanément les autres scandaient en riant :

« Toréador prends ga a ar ar de, la la la ... »

Les trois équipes de joueurs se tordaient de rire tandis que Papy faisait le brave en se croyant à l'abri derrière une triple rangée de fils de fer barbelés.

Soudain, alors que personne ne l'avait vu, un jeune taureau qui se tenait à l'arrière du troupeau, accourut, excité par la parade. D'un bond imprévisible il sauta par-dessus la clôture pour entrer dans l'arène. Il avait remarqué le passage où les fils distendus n'étaient qu'à trente centimètres au-dessus du sol. Le bruit sec des sabots amorçant une galopade vers les joueurs les avertit, mais trop tard. Le taureau fonçait déjà sur Papy qui tenta une passe inédite pour montrer ses talons à la bête joueuse dont le rêve d'essayer ses cornes devenait une réalité. Fort heureusement, les moignons naissants de la bête ne purent qu'érafler le pantalon de soie d'où surgit un haut de cuisse bien musclée. Piquer un cent mètres avec des chaussures de golf en voilà une épreuve ! Les joueurs sortirent leur drive pour effaroucher l'animal qui les regardait menaçant : « à qui le tour ? »

Le coéquipier de Papy, le plus grand PDG des abattoirs de Lyon qui connaissait bien la gent bovine, eut raison de l'animal. Il marcha

droit sur lui en brandissant d'une main le bois n°1 et de l'autre son fer 5. Le taureau, comprit d'instinct qu'une tête de club sur les os de son crâne ferait fatalement des dégâts, un avant goût de ce qu'il endurerait à l'abattoir. Il décida donc de faire marche arrière et de rejoindre ses copines les vaches. Il avait senti dans ce PDG l'ennemi juré de sa race, un faiseur de bifteck, un tailleur de bavette, un connaisseur en viande qui flairait en lui la première catégorie : le train de côtes savoureux, le gîte un peu gélatineux et le globe tendre à souhait car il n'était pas encore très musclé. De plus, sa haute stature l'impressionnait tandis que l'éclair d'acier de la tête du club avivé par l'éclat du soleil, réveillait en son subconscient certaines lames dont ses ancêtres avaient fait connaissance et auxquelles aucun n'avait pu échapper. Se faire les cornes juvéniles sur le derrière d'un fuyard, une aubaine qui jamais ne se représenterait ! Il avait saisi sa chance au vol mais à présent sa jeune force s'inclinait devant l'homme fort qui portait en lui l'odeur du sang bovin.

Interloqué et riant jaune Papy considérait les trous de sa culotte.

– Alors pas de mal ? Tu l'as échappé belle, ces jeunes taureaux, ça ne pardonne pas !

Papy, la fesse presque à l'air, riait jaune d'abord puis de bon cœur en revivant la scène.

La partie se poursuivit sous les joyeux quolibets des adversaires. Bah ! Papy n'aurait qu'à payer les dégâts du costume et cela n'altéra pas sa bonne humeur.

Mamy cachait ses sentiments de réprobations pour ce tour de bravade qui se terminait sans gloire.

L'arrivée au club house fut triomphale car tous les joueurs voulaient entendre Papy raconter l'événement auquel, en bon Marseillais il rajoutait chaque fois de croustillants détails. Les dames semblaient attirées par ce hardi golfeur. Après quelques verres d'alcool qui échauffèrent les esprits, il passa pour un héros.

Les sceptiques demandaient des preuves :

– Allez, à d'autres, on connaît les golfeurs, ils aiment bien en rajouter. Les golfeurs sont comme les pêcheurs !

Quand Charles montrait la déchirure de la culotte on lui répondait en riant :

– C'est en puttant que tu l'as craquée, quel put ! Tu as putté des flammes !

La soirée se termina assez tard dans l'hilarité générale où chacun se mit à raconter les aventures de sa balle sur le green, en refaisant

le parcours mentalement : l'un avait mis un lapin en fuite, un autre avait déplumé un corbeau en plein vol etc.

Papy et Mamy rentrèrent assez tard dans la nuit en prenant garde de ne pas éveiller les voisins de l'immeuble. Bien sûr Mamy joua le rabat joie en faisant des remontrances à Papy pour la déchirure du costume qu'il faudrait rembourser.

L'histoire se termina bien car le loueur, habitué aux accrocs, aux taches en tous genres ne majora pas trop le prix de la location si bien que cette journée resta un bon souvenir dans les annales golfiques.

J'ai toujours soupçonné Papy d'avoir ajouté une deuxième partie plus ou moins inventée, surtout l'épisode du taureau qui me paraît un peu invraisemblable. J'ai fait semblant de le croire pour ne pas l'offenser, mais j'ai bien ri quand même.

On n'est pas sorti de l'auberge !

Depuis la classe de sixième, Mamy entretenait une correspondance assidue avec une jeune anglaise de son âge, pour perfectionner son anglais disait-elle à sa mère qui voyait cela d'un mauvais œil. À l'époque de Mamy les programmes d'anglais privilégiaient l'écrit aux dépens de l'oral si bien qu'elle avait fait le tour de force d'entrer en seconde sans jamais avoir entendu prononcer un seul mot dans cette langue. En effet, en 6ème et 5ème, la religieuse chargée de cet enseignement se contentait de faire apprendre par cœur aux élèves des listes de mots plus ou moins en désuétude. Comme elle commençait toujours l'interrogation par l'élève du premier rang à sa droite, les fillettes malicieuses n'apprenaient que le mot sur lequel elles tomberaient. Ainsi la religieuse se trouvait satisfaite de constater que les élèves avaient bien appris leur leçon, jusqu'au jour où elle commença son interrogation par la fillette

au 1er rang à gauche ! Les élèves n'avaient entendu que : « stand up » « seat down » car cette religieuse préférait aborder tout autre sujet durant son cours, celui du diable en particulier. Elle persuadait les fillettes que celui-ci se présentait sous la forme d'un beau jeune homme brun que trahissaient ses pieds fourchus. Aussi, inutile de décrire la méfiance de Mamy lorsqu'elle rencontra plus tard Papy à l'école normale. Intriguée par sa cravate à bout carré, il lui tardait de voir la forme des pieds du beau jeune homme brun ! La religieuse ajoutait qu'elle aspergeait chaque soir sa chambre d'eau bénite aux quatre coins afin d'en faire fuir le Malin qui sans cesse la tourmentait. Les fillettes crédules, que ces récits impressionnaient avaient tellement peur qu'elles passaient toujours en courant devant la porte de sa chambre de crainte d'en voir surgir le diable prêt à les emporter en enfer. Intarissable sur le Malin, la vieille religieuse en oubliait la leçon d'anglais si bien que les progrès des fillettes étaient nuls.

En 4ème et en 3ème, une autre religieuse faisait apprendre par cœur des textes en anglais ainsi que leur traduction.

C'est ainsi que Mamy, arrivant en seconde au lycée d'Albi, entendit pour la première fois des mots d'anglais, prononcés par un prof à

l'accent méridional ce qui ne la gênait guère puisqu'elle n'y comprenait rien. Les cours étaient dispensés par une dame handicapée que sa sœur portait avec peine sur la chaise et qui ne pouvait effectuer aucun mouvement. Son handicap lui interdisait de tourner la tête vers le tableau pour vérifier les mots écrits par l'élève interrogée. La littérature, en particulier l'étude des textes de Shakespeare, dominait le programme de seconde en ne laissant aucune place à l'expression orale comme de nos jours car le but de cet enseignement était différent. Il n'était pas question d'apprendre une langue pour la parler, mais seulement pour la traduire. Si les élèves avaient dû se rendre en Angleterre et s'exprimer oralement, elles l'auraient fait en anglais du 16ème siècle. Imaginez un étranger arrivant chez nous en parlant le vieux français ! On se serait bien moqué de lui.

Mamy et sa correspondante avaient convenu, le moment venu, d'échanger plus tard leurs enfants pour des séjours linguistiques. Les années passèrent, Mamy avait un garçon et une fille et Dulcie quatre enfants un peu plus jeunes. Le projet tenait toujours lorsque Dulcie envoya un courrier proposant de recevoir Diane, ma maman, l'année de ses douze ans.

Elle passerait trois semaines dans une ferme du Yorkshire avec quatre enfants anglais. Diane à qui on n'avait pas demandé son avis n'était guère enchantée à l'idée de ne pas jouer avec ses copines de vacances qu'elle retrouvait chaque année chez ses grands-parents. Mais la décision de Mamy était sans appel, elle souhaitait que sa fille perfectionne son anglais dans un lieu où elle n'aurait pas la possibilité de parler le français. En effet, Charles avait souvent raconté les séjours linguistiques de ses jeunes années durant lesquels il passait la plupart du temps avec ses copains au French Corner à draguer les petites Anglaises peu farouches.

Toute la famille accompagnerait Diane outre-Manche : son père, sa mère, son frère Erick, son grand-père et sa grand-mère, une bonne occasion de faire du tourisme en joignant l'utile à l'agréable.

À Boulogne, ils ont pris place sur l'aéroglisser qui les emporta rapidement de l'autre côté du Channel. Diane maussade, détachée du peloton familial, plongea dans un profond sommeil pour oublier ce voyage forcé. Alors que tous les passagers descendaient sur le quai, Mamy se rendit compte de son absence. Charles, en remontant à bord, la découvrit endormie ou fei-

gnant de dormir sur une banquette et peu décidée à le suivre.

Ils ont visité Londres et ses principaux monuments, puis York avant d'arriver au terme du voyage.

Dulcie avait gentiment réservé trois chambres à leur intention dans une auberge à quelques kilomètres de son domicile, une sorte de pension de famille avec toilettes et salle de bain communes.

Le lendemain, Charles avait prévu d'occuper le dimanche par la visite du golf de Saint Andrew, le berceau de ce sport que Papy ne voulait pas manquer puisque la rencontre avec Dulcie n'était prévue que le lundi matin. La distance ne leur faisait pas peur mais ils avaient négligé de prévenir les patrons de l'auberge de leur intention de sortie matinale, ignorant totalement que le dimanche anglais est un jour sans rien.

L'aube les trouva debout pour partir sans tarder s'ils voulaient être de retour le soir. Cependant un obstacle imprévu contraria leur projet. En effet, le portail de la cour où Papy avait garé la voiture, était fermé par une chaîne et un énorme cadenas. Impossible de sortir ! Papy fort énervé, alla frapper au carreau de la

loge du gardien, un énorme noir dont la silhouette allongée se devinait dans la pénombre. Celui-ci ne cessait de répondre aux coups de poing redoublés frappés à sa porte et d'une voix endormie :

– Where is the problem ?

Papy s'évertuait à lui faire comprendre qu'ils voulaient sortir pour se rendre à St Andrew, mais en vain.

La grand-mère de Diane piétinait dans la cour, vociférait : « Mais qu'est-ce que c'est que ce pays où on empêche les gens de sortir ? »

Ils ne pouvaient même plus retourner dans leurs chambres car la porte donnant sur la cour de l'auberge s'était refermée sur eux définitivement. Cependant leur volonté de sortir de là était la plus forte et ils en sortiraient à tout prix foi de Français ! Mon Papy et son fils avaient acrobatiquement escaladé le portail pour sonner à la porte d'entrée principale afin de réveiller les patrons, mais, sans succès !

Alors, mon arrière Papy Robert, furieux de leur impuissance, commença à sortir la trousse à outils de la voiture pour essayer de démonter le portail. Il possédait les instruments nécessaires pour mener à bien l'opération qui n'aurait pas demandé longtemps à ce grand bricoleur connu en Aveyron pour son ingéniosité.

En entendant le bruit des coups de marteau, le gardien inquiet pour les dommages causés au portail daigna enfin se montrer. Les cheveux en bataille, l'œil vitreux, il ne cessait de répéter comme une litanie :

– Where is the problem ?

Quand il comprit enfin que les Français avaient décidé de partir coûte que coûte et que rien ne pourrait les en empêcher, il ouvrit le cadenas en grommelant que les Frenchies étaient fous, que jamais ils ne seraient rentrés le soir etc. Puis il retourna se coucher.

À présent, Papy rattrapait le temps mis à sortir de l'auberge en appuyant sur l'accélérateur dans la ville déserte. Dans ce calme trompeur, ils parcoururent un ou deux kilomètres lorsqu'ils virent surgir devant eux, au milieu de la rue un policier tenant un instrument qui ressemblait à un revolver au tout premier abord, il contrôlait la vitesse. (Inconnu encore en France cet instrument n'y fut mis en pratique que dans les années 2000). Papy faisait semblant de ne pas comprendre l'anglais en confondant miles et kilomètres et feignait d'être perdu en montrant la carte routière. Le Bobby, plus impressionnant que féroce dans son bel uniforme, les laissa partir avec de nombreuses recommandations sur la limitation de vitesse. Mais bientôt

Papy récidiva en se faisant rappeler à l'ordre par les automobilistes, indignés car bien disciplinés, qu'il doublait allègrement.

Après une course effrénée, ils arrivèrent au golf de Saint-Andrew en début d'après-midi. Avec étonnement ils constatèrent que ni la pluie, ni le ciel gris n'empêchaient les golfeurs de s'agiter dans le brouillard. Non loin de là, une plage et des baigneurs perdus dans un rideau de brume paraissaient à l'aise alors que les touristes français chaudement vêtus tremblaient de froid. Un peu déçu par ce golf qu'il imaginait grandiose, Papy reprit le chemin du retour à la satisfaction des autres.

Le soir, vers vingt-deux heures, ils étaient de retour à l'auberge sous le regard étonné des patrons qui, connaissant la distance à parcourir et la limitation de vitesse, savaient que ce va-et-vient dans la journée était irréalisable par des Anglais. Dans le pub obscur, les habitués les regardaient, hochaient la tête, faisaient des commentaires aisés à traduire : décidément les Français ne respectaient rien ! Heureux d'être arrivés, assoiffés, ils demandèrent à boire. Erick, interrogé le premier par le serveur crut bon de répondre : une Guinness. Comme ses

parents ne connaissaient pas d'autres noms de boissons, ils commandèrent tous la même chose.

Ils rejetèrent en faisant la grimace la bière brune, épaisse, chaude en accablant Érick de reproches pour leur avoir fait commander cela.

– Je ne vous ai rien imposé, c'est vous qui avez voulu prendre la même chose ; moi, je ne savais pas ce que c'était, je voulais goûter.

Ils allèrent se coucher sur ce.

Le lendemain, le soleil se leva sur le jour J où ils devaient se rendre chez Dulcie et lui confier Diane pour trois semaines.

Vers neuf heures ils étaient prêts à partir, les bagages déjà rangés dans le coffre de l'automobile et la facture des chambres réglée, mais Diane demeurait introuvable.

Où était-elle passée ? Ni dans la chambre, ni dans la cour, encore moins dans la voiture.

– Elle est sans doute aux toilettes, suggéra une voix. Il ne restait qu'à vérifier ce que fit Mamy. La porte fermée de l'intérieur prouvait qu'elle était bien là.

– Diane ouvre, dépêche-toi, nous partons.

Pas de réponse ! Pensant qu'elle avait décidé de bouder, Mamy frappa à grands coups de poing sur la porte en criant : « sors de là »

N'obtenant pas signe de vie, elle proféra d'horribles menaces sur ce qu'elle ferait si elle ne sortait pas immédiatement, sans obtenir de résultat. Alors Papy la relaya, en parlant très fort : « tu vas voir ce que tu vas prendre si tu persistes à ne pas ouvrir ! » Toujours rien !

La grand-mère de Diane, d'une voix douce d'abord, essaya de l'attendrir en lui promettant un cadeau, puis se fit également menaçante :

« Allez, Diane, ne fais pas l'imbécile. »

Plus impuissants les uns que les autres, la porte demeurait close. Erick sollicité ne voulut pas s'en mêler disant qu'elle finirait bien par sortir toute seule quand elle en aurait assez d'être là. Déjà le bruit avait fait surgir quelques têtes intriguées par les portes entrebâillées des chambres, il fallait se calmer, ne pas se donner en spectacle devant des étrangers. Alors que le clan silencieux cette fois, était rassemblé à quelques pas des toilettes, un soupir de soulagement s'exhala de toutes les poitrines quand la poignée tourna doucement.

– Ce n'est pas trop tôt ! crièrent-ils à l'unisson. Déjà prêts à bondir sur l'enfant rebelle, toutes griffes dehors, ils trouvaient que la porte ne s'ouvrait pas assez vite à leur gré. À cet instant, leurs regards n'avaient rien de doux. C'est alors qu'au lieu de Diane, sortit timidement une

petite vieille aux cheveux blancs, à la peau ridée comme une pomme sèche. Elle cherchait à fuir, l'air effaré. Ne sachant ce que lui reprochaient ces étrangers menaçants, prêts à l'assaillir, terrorisée, elle mit ses bras devant sa figure pour la protéger, s'attendant à recevoir des coups, puis, courbée en deux dans son peignoir, elle rasa les murs comme une souris pour disparaître au bout du couloir non sans jeter des regards inquiets en arrière. Les Français, ennuyés de leur méprise, se confondaient en excuses. « Ils se souviendront de nous dans cette auberge ! » dit Mamy.

L'incident avait fait oublier Diane pour un moment. L'effet de surprise passé, ils l'ont aperçue juste derrière eux demandant d'un air innocent ce qu'ils attendaient : « je suis prête depuis longtemps, on peut y aller ».

Ils filèrent au plus vite sans se faire remarquer davantage, en espérant que Dulcie n'aurait pas d'échos sur leur comportement inconvenant.

Depuis ce jour mes grands-parents ont compris et appris à leurs dépens le sens de l'expression : on n'est pas sorti de l'auberge !

Bien entendu quelques jours plus tard Diane voulut rentrer, montrant tant de mauvaise

volonté pour s'intégrer à la famille anglaise que Dulcie contacta bientôt Papy et Mamy pour leur dire qu'elle la mettait dans le premier avion pour Paris.

Depuis ce jour, Dulcie ne donna plus jamais de nouvelles et la belle correspondance qui durait depuis des années fut définitivement interrompue.

Mamy ne sortait jamais sans un appareil photo qu'elle faisait suivre partout où elle allait. Initiée très jeune par son père lui-même photographe, elle avait eu son premier appareil dès l'âge de huit ans. Je comprends mieux pourquoi les albums photos occupent tant de place, en volume et en poids, dans la maison, quand il faut les déménager et ce n'est pas un petit travail. Alors voici l'histoire qu'elle m'a racontée concernant l'appareil photo Canon qu'elle utilisait dans les années 80 en Afrique.

« Nous habitons en Côte d'Ivoire où la confiance régnait si bien que nous fermions rarement les portes de l'habitation. Lors de notre affectation en tant que coopérant enseignant dans le lycée de jeunes filles de Yamoussoukro, nous n'avions aucun objet de valeur et nous vivions avec un strict minimum, le logement, les meubles étant fournis par l'adminis-

tration ainsi que le réfrigérateur et le poste TV. À mon avis, rien ne pouvait attiser la convoitise des voleurs.

Ceux-ci pourtant aimaient à provoquer la population par leur audace. Ainsi, ils s'introduisaient dans les habitations en soulevant un coin du toit de tôle et se glissaient à l'intérieur durant la nuit, le corps enduit d'huile pour glisser comme des anguilles entre les mains des poursuivants. Certains prenaient la précaution d'endormir les occupants en faisant brûler des herbes soporifiques sous les ouvertures ou devant les bouches des climatiseurs.

Un de nos collègues s'était retrouvé entièrement dévêtu sur le carreau de sa maison pillée complètement. Il n'avait rien entendu. Leur habileté l'avait fait rire.

Les voleurs qui se faisaient prendre savaient pourtant qu'un abominable cachot les attendait où les prisonniers vivent en slip sur de la paille, entassés à plusieurs dizaines sans être nourris par le gouvernement. La famille doit leur apporter les vivres pour qu'ils ne meurent pas de faim durant leur séjour. Nous avons eu ces détails par un de nos collègues français qui avait vécu cette situation. Un soir, alors qu'il se rendait chez lui, un autochtone à bicyclette se jeta sous les roues de sa voiture. Le conduc-

teur n'ayant pu éviter le choc blessa mortellement l'homme. Aussitôt des cris, des pleurs, puis un attroupement se forma autour de lui qui vit arriver les policiers avec soulagement. Ceux-ci eurent le réflexe de jeter le blanc en prison soi disant pour le protéger de la vindicte de la foule. Les coopérants lui apportaient à manger chacun à leur tour et durant plus d'un mois d'incarcération, il eut le temps de prendre des notes sur les conditions de détention des prisonniers.

Dans ce pays, le propriétaire surprenant un voleur dans sa concession se faisait justice lui-même. Ainsi, j'en eus la preuve un matin en me rendant au lycée par la route habituelle au milieu de laquelle un corps décapité, baignait dans une mare de sang. Au premier abord, en ralentissant au volant de ma 2CV, je crus que c'était un gros chien et je pensais immédiatement au mien, mais le pagne jaunâtre enveloppant le corps me fit comprendre qu'il s'agissait d'un homme plus que d'un animal et j'eus un haut le cœur. C'était un voleur, m'a-t-on expliqué en arrivant au lycée, pris en flagrant délit de vol par le gardien d'une concession qui l'avait décapité d'un coup de machette et jeté son corps dans la rue. La collègue Africaine qui

m'avait raconté cela ne semblait nullement émue alors que j'étais prise de pitié :

– C'est bien fait pour lui, il n'a que ce qu'il mérite !

Elle avait sans doute raison.

Périodiquement le boy nous prévenait :

– Les voleurs vont arriver dans quatre jours.

– Les voleurs vont arriver dans deux jours
etc.

Ceux-ci s'annonçaient, par jeu.

Je répondais à Kaïta qu'ils pouvaient bien prendre ce que nous possédions, des objets sans valeur dont nous nous débarrasserions un jour ou l'autre.

Cependant les voleurs, tout habiles qu'ils soient, manquaient d'imagination car ils allaient vendre leur butin au marché dit « marché aux voleurs », où se rendaient toujours en premier les victimes qui, avec un peu de chance pouvaient racheter leur bien.

Mon amie africaine m'avait conseillé d'accrocher chaque soir des boîtes de conserves vides aux poignées des portes. Ainsi, dès qu'on touchait à celle-ci de l'extérieur la boîte tombait à terre sur le carrelage de la maison en réveillant ses occupants en sursaut par un son

métallique. Les voleurs, surpris par le bruit, prenaient la poudre d'escampette.

Elle disait aussi qu'elle parsemait les alentours de sa maison de tessons de bouteille et qu'elle laissait les lampadaires de son jardin allumés toute la nuit.

Après quelques années de séjour où nous avons été épargnés nous étions si confiants qu'un jour nous avons péché par négligence.

Nous nous étions rendus, comme tous les après midis à la piscine de l'hôtel Président où nous passions de longues heures dans l'eau ou sur les transats à l'ombre d'un parasol en corrigant nos copies. Nous possédions un camping-car WW qui nous avait rendu bien des services à notre arrivée en attendant d'avoir un logement correct. Les grandes baies vitrées latérales pourvues de moustiquaires laissaient voir l'habitacle et ce qu'il contenait. J'avais laissé en évidence mon sac contenant l'appareil photo et quelques vêtements sur la banquette arrière, mais nous comptions sur le gardien de l'hôtel pour jeter un coup d'œil à la seule voiture qui stationnait dans le parking.

Après la baignade quand nous avons regagné le véhicule, nous avons constaté avec stupeur la fracture de la vitre latérale gauche. Le sac contenant nos effets et l'appareil photo avait disparu.

J'avais toujours eu la manie de marquer mes affaires pour ennuyer d'éventuels voleurs qui s'évertueraient à faire disparaître ces marques identifiables.

Ainsi, avec une aiguille à coudre très fine, j'avais gravé mon nom sur la partie chromée de l'appareil photo puis enroulé un morceau de pellicule portant mon nom et mon adresse dans le logement destiné à la pile. On pouvait sortir la pile sans que le morceau de pellicule plaqué contre la paroi put être découvert. J'avais marqué de même un bijou que je ne quittais guère : un masque en or et tout ce qui pouvait être un jour volé : les semelles des chaussures portaient mon nom ainsi que les revers des ourlets de nos vêtements.

Nous allâmes immédiatement faire une déclaration de vol avec effraction au commissariat de la ville et la déposition fut inscrite sur un gros registre aux nombreuses pages prouvant que nous n'étions pas les seules victimes.

Nous quittâmes le commissaire sans grand espoir de récupérer l'appareil photo volé.

La fin de l'année scolaire nous laissa sans aucune nouvelle des voleurs et durant les congés en métropole j'achetai un nouvel appareil photo car je n'ai jamais pu m'en passer. La rentrée s'annonça, une autre année commença, j'avais oublié l'incident.

Nous avons repris la vie habituelle et les journées faites de matinées de cours au lycée, d'après midis loisirs dans un bain de vapeur perpétuel et, presque un an plus tard, alors que Charles s'était rendu dans un bric à brac libanais pour acheter de la colle, un appareil photo sur l'étalage lui rappela le mien. Il revint rapidement à la maison pour me le décrire. Je ne fis ni une ni deux et partis au magasin avec lui. Je fis semblant de m'intéresser à l'appareil et demandai à la vendeuse de me permettre de l'examiner plus en détail. Discrètement j'ouvris le logement de la pile et mon petit doigt passé à l'intérieur sentit, encore présent, le morceau de pellicule que j'y avais dissimulé. C'était donc bien celui qui m'avait été volé l'année précédente.

– Cet appareil m'intéresse, pouvez-vous le mettre de côté pendant que je vais chercher

l'argent ? Demandai-je à la Libanaise indifférente à tout et somnolant à demi dans la moiteur du magasin.

– Pas de problème, répondit-elle en mettant l'appareil sur une étagère déjà bien encombrée.

Notre plan était de nous rendre au commissariat pour mettre le commissaire au courant de notre découverte. Celui-ci, parut très intéressé, l'œil brillant au seul mot de « Libanais » et retrouva sans peine, l'enregistrement de la plainte pour vol, avec effraction.

Après nous être mis d'accord sur une stratégie. Avec rapidité, il mit son arme au ceinturon, monta dans sa voiture et nous suivit à vive allure.

Je devais entrer la première dans le bazar, demander à voir l'appareil et une fois celui-ci entre mes mains, le commissaire interviendrait. La scène se déroula comme prévu.

– Madame, dit-il en s'adressant à la Libanaise, ceci est un appareil volé, je vous arrête. Pouvez-vous me fournir des explications ?

La Libanaise tout à coup lucide se mit à bégayer et appela son mari qui somnolait aussi dans l'arrière boutique.

– D’où vient cet appareil ? interrogea le commissaire, si vous ne répondez pas je vous arrête et fais boucler le magasin.

– C’est un photographe qui me l’a vendu.

– Son nom ? Conduisez-moi chez lui.

Il embarqua dans sa voiture le Libanais qui n’eut pas le temps de protester.

Nous arrivâmes à l’autre bout de la ville, chez le photographe en question.

La voiture du commissaire se prenant pour l’agent 007, entra dans la cour en dérapage contrôlé en soulevant un nuage de poussière. Les voisins accoururent, s’amassèrent, à l’affût d’un événement rendu plus important par la présence de Blancs.

– Ce commerçant prétend que vous lui avez vendu cet appareil, dit le commissaire en désignant le Libanais qu’il tenait par un bout de sa chemise, pouvez-vous m’en montrer la facture ?

– C’est mon petit frère qui me l’a vendu, répondit le photographe avec aplomb.

– Où est-il ?

– Je vais vous conduire chez lui.

Le commissaire le fit monter dans sa voiture sous les yeux des badauds jugeant l’affaire

grave avec le sentiment que le commissaire ne lâcherait pas le morceau.

Le marchand libanais chez lequel nous nous rendîmes, un jeune arrogant qui nous toisa avec dédain. Il ne put fournir d'explications sur la provenance de l'appareil.

– C'est vous le voleur et je vous embarque avec les autres, dit le commissaire assez satisfait de pouvoir causer des ennuis à ceux qu'il considérait comme des profiteurs venus s'enrichir par leur commerce dans un pays où règne la pauvreté.

Jusqu'à présent, il nous avait cru sur parole, il fallait lui montrer que l'appareil était bien le mien. Quand il vit mon nom gravé sur le chrome du boîtier et surtout le film caché dans le logement de la pile, il éclata de rire :

– Vous êtes pire que James Bond avec votre microfilm !

Je poursuivis ma démonstration en lui montrant mon nom à l'encre sur l'envers de mes vêtements et je terminai en levant mes pieds où sur la semelle des chaussures on lisait distinctement mon nom et mon adresse. Il n'en revenait pas :

– Ah ! Si tout le monde était aussi roublard que vous, les voleurs n’auraient qu’à chômer.

C’est ainsi que je rentrais chez nous bien contente d’avoir récupéré mon bien.

Mais les choses ne s’arrêtèrent pas là et le lendemain, le commissaire nous convoqua, souhaitant que nous déposions plainte contre le Libanais qu’il aurait bien voulu mettre sous les verrous.

La joie d’avoir retrouvé l’appareil photo atténuait notre rancœur contre lui, et nous savions qu’une plainte ne nous ferait pas retrouver le reste des objets volés, nous avons demandé à réfléchir. Le commissaire ne cacha pas sa déception.

De retour chez nous, une délégation libanaise de parents et amis du coupable nous attendait. En effet, sachant que la libération du voleur dépendait de notre décision, ils étaient venus nous proposer de rembourser les dégâts causés au camping-car ainsi que la valeur des vêtements volés pour que nous ne portions pas plainte.

Charles demeura inflexible un bout de temps pour la forme puis accepta le marché. Ainsi le voleur fut relâché.

Je me retrouvai donc avec deux appareils photos, l'ancien et le nouveau me félicitant d'avoir retrouvé mon bien grâce à ma ruse. »

Voilà donc ce que Mamy m'a raconté, j'aurais bien voulu être là pour suivre l'enquête du commissaire.

Depuis qu'elle est à la retraite Mamy a fait l'acquisition d'un appareil numérique et s'est mise à l'ordinateur. Les CD ont ainsi remplacé les albums volumineux ce qui est plus pratique pour les déménagements !

Le pendentif

J'ai toujours vu Mamy porter le même pendentif autour du cou depuis que je la connais. Au début je croyais qu'il représentait une tête de diable avec ses cornes, jusqu'au jour où elle m'apprit qu'il s'agissait d'un masque africain de l'ethnie Sénoufo en Côte d'Ivoire. Ce pendentif a bien sûr lui aussi son histoire et voici ce que Mamy m'a raconté un jour à son sujet :

« Je tenais comme à la prunelle de mes yeux à ce bijou que je portais continuellement. Je l'avais acheté dès la première année de Côte d'Ivoire et depuis mon retour en France je le considérais comme un grigri, il me rappelait aussi le bon temps passé en Afrique. J'avais fini par croire qu'il me portait chance et je ne l'ôtai guère que pour faire ma toilette et pour en faire briller l'or.

En France le bijou faisait l'admiration des connaisseurs par sa beauté et sa rareté car il était unique. Le temps de la coopération terminé, nous sommes retournés dans le Rhône notre académie d'origine. Nous nous adaptions tant bien que mal à la vie de banlieue dans l'appartement d'un immeuble qui contrastait avec les belles et grandes villas que nous occupions là-bas. Aussi, nous retournions avec joie à tous les congés scolaires dans notre maison de l'Aveyron. Mes collègues m'enviaient quand je leur disais : « Je vais à Réquista. » Je ne comprenais pas pourquoi jusqu'au jour où l'une d'elles m'expliqua que tous croyaient que ce nom à consonance espagnole, m'emportait vers l'Espagne. Cela m'a fait bien rire.

Les vacances de Toussaint venaient de commencer et l'automne nous offrait de belles journées ensoleillées dont nous profitons pour jouer au tennis. Nous avons beaucoup joué en Côte d'Ivoire où j'arrivais à battre pas mal de mes collègues. La journée s'achevait et je rentrai chez moi à pieds avec Diane tandis que Charles achevait son set avec un ami qui nous avait invités le soir chez lui.

Ce soir-là, nous étions attendus pour un repas et c'est juste après la douche, au moment

où j'enfilais ma robe décolletée, que je me rendis compte de la disparition du bijou à mon cou. Sur la chaîne ne restait qu'un anneau dont l'usure attestait que le pendentif n'avait pas résisté.

Malgré la nuit, sans perdre de temps je retournai sur les lieux en balayant le sol des faisceaux de ma lampe de poche. Je rentrais bredouille, la mort dans l'âme, me reprochant ma négligence. Charles, et mes enfants proposèrent de refaire une fois de plus avec moi le trajet que j'avais emprunté au retour du tennis avant de nous rendre à l'invitation de nos amis, mais nous n'avons rien trouvé. Nous leur racontâmes l'incident qui nous avait retardés et ceux-ci promirent d'alerter tous les joueurs de tennis de la perte du bijou en nous assurant par de bonnes paroles qu'il serait vite retrouvé.

Cependant le lendemain et les jours suivants aucune nouvelle ne nous parvint. J'étais au désespoir ainsi que ma fille qui lorgnait souvent ce pendentif et dont je sentais les regards désapprobateurs fixés sur moi.

La fin des congés nous ramena dans la banlieue lyonnaise pour reprendre le travail de prof au collège. Je ne me consolais toujours pas de la perte de mon masque ni de ma négligence la seule responsable.

Cependant je m'étais fait une raison, j'avais oublié l'incident et presque une année avait passé. Un jour, Diane qui me téléphonait souvent me dit :

– J'ai rêvé que tu avais retrouvé ton masque !

– Ne remue pas le couteau dans la plaie, il est perdu et bien perdu, n'y pensons plus !

Puis il ne fut plus question du bijou sur lequel j'avais mis une croix.

Les congés de Pâques de l'année suivante, nous ramenèrent dans l'Aveyron où Charles, sans perdre de temps, avait retrouvé son partenaire de tennis. Je l'attendis ce soir-là, plus tard que d'habitude à la cuisine où je réchauffais les plats : où avait-il bien pu aller ?

En rentrant tardivement à la maison, il jeta sur la table de la cuisine un objet dont le son métallique attira mon attention.

– Regarde ce que je t'ai rapporté.

– Mais c'est mon masque, dis-je les yeux brillants de joie, où l'as-tu trouvé ?

Comme à son habitude, il me fit languir pour me donner la réponse que j'attendais avec impatience, alla se laver les mains, se recoiffa

dans la salle de bain tandis que je piétinais autour de lui pour tout savoir. Enfin il raconta :

« Après avoir terminé ma partie de tennis, la dame qui habite la maison voisine des courts m'a appelé en me disant :

– Est-ce que votre femme n'a pas perdu quelque chose dernièrement ?

Bien sûr j'ai pensé à ton masque sans oser le lui dire.

– Voilà ce que j'ai trouvé, a-t-elle poursuivi en me montrant ton pendentif.

Ensuite, devant un verre de pastis elle m'a raconté :

« Chaque matin, en ouvrant les volets de ma chambre, j'apercevais un objet brillant sur le socle de la croix qui jouxte ma maison. Je disais toujours à mon mari d'aller voir ce que c'était mais, il oubliait. Plusieurs mois passèrent et finalement, un jour je me suis déplacée moi-même. En passant la main sur le socle de la croix, j'ai senti un morceau de métal sous mes doigts. J'ai ramené l'objet pour l'examiner chez moi tout à mon aise et j'ai lu au dos du pendentif le nom de votre femme, écrit très finement avec la pointe d'une aiguille ; j'ai compris qu'il lui appartenait.

J'étais la seule qui pouvait le voir sur le socle très haut de la croix. Certainement quelqu'un l'aura trouvé sur la route et posé là. »

Je fis bien entendu un rapprochement avec le rêve de ma fille qui coïncidait avec le moment où la dame avait découvert le masque au pied de la croix.

Je me félicitais une fois de plus de la précaution prise en marquant mon bien, geste qui m'avait permis de retrouver une fois mon appareil photo et cette fois-ci mon pendentif.

J'ai, depuis, fait consolider l'anneau qui retient le masque à sa chaîne par le bijoutier et il ne quitte mon cou sous aucun prétexte.

La dame fut grandement remerciée pour son honnêteté car elle aurait tout aussi bien pu garder mon pendentif.

Cette anecdote me fait dire que des liens invisibles et surnaturels se créent entre les objets et leur propriétaire. »

Une fois de plus Mamy a eu beaucoup de chance en retrouvant les objets perdus. Elle ne dit pas qu'elle a fait de nombreuses prières tirées d'un petit livre rouge qu'elle ouvre dans les cas désespérés. J'espère qu'elle me donnera un jour ce précieux bouquin !

Le bidasse sans perm

Cette fois je vais relater l'aventure de Papy lorsqu'il était à la caserne. Il me l'avait racontée un certain soir avant de m'endormir :

« Écoute bien mon petit, me dit-il, j'ai commencé à 21 ans ma carrière d'instituteur et durant huit ans, j'assumai la direction d'une école rurale de 75 élèves répartis en deux classes, celle des petits confiée à Mamy et celle des grands dont j'avais la charge. Nous étions jeunes pour exercer ce métier. Le village de cent cinquante habitants au plus regroupait des maisons autour de l'église, parmi elles deux cafés et deux épiceries. L'école, un peu en retrait, dominait, au milieu d'une cour entourée d'un grand mur.

Quelle joie d'avoir un poste à la campagne où nous pouvions travailler côte à côte ta Mamy et moi ! Les prés, les bois s'étendaient à perte de vue et le mont Pilat se distinguait au

loin avec la tour de l'émetteur de télévision en fonction depuis peu.

Quel changement après l'année de stage à l'Ecole Normale de Lyon et nos premières armes dans une école à Villeurbanne ! Nous logions, à nos débuts, dans une chambre dépourvue de commodités dans le quartier de la Croix Rousse. Faute de réchaud, nous étions réduits comme la plupart de nos collègues à prendre nos repas tout près de l'EN dans une cantine du secours populaire qui voulait bien nous accepter. Nous nous étions fait inscrire à la fac de Droit, où nous n'avons jamais mis les pieds, pour avoir une carte d'étudiant, précieuse pour accéder au restaurant Universitaire à l'autre bout de la ville. Le salaire de misère des débutants ne permettait pas de faire des folies car après avoir réglé le loyer, acheté quelques vêtements, il ne nous restait presque rien.

Le poste double rural nous permettait de jouir de la gratuité du logement mis à notre disposition par la commune : deux chambres, un salon pourvu d'une cheminée, un cabinet de toilette et des WC sans eau courante, une cuisine, le tout au-dessus de la classe des petits. Je n'avais qu'à descendre l'escalier pour être dans la cour et à traverser le préau fermé pour

me rendre dans la classe des grands, au rez-de-chaussée de la Mairie. Dans l'appartement vétuste et poussiéreux, des souris couraient librement car nos prédécesseurs avaient rempli le grenier de paille servant de litière à leur élevage de lapins. Les instituteurs ruraux de l'époque diront aussi que leur logement laissait à désirer !

Les élèves de 5 à 14 ans effectuaient à pieds le trajet de cinq à six kilomètres pour se rendre à l'école sur des chemins de campagne. Ils n'ont pas eu la chance de connaître les cars de ramassage !

Épuisés par le parcours effectué dans les intempéries, ils avaient hâte de rentrer en classe après avoir laissé leurs chaussures boueuses dans le couloir et enfilé des pantoufles, pour s'asseoir et écouter la leçon de morale du maître. Un moment privilégié où chacun apprenait qu'il ne faut pas voler, ni mentir, qu'il faut respecter les adultes et ses camarades. Ainsi les élèves acquéraient des points de repère pour se conduire convenablement dans la vie quotidienne.

La femme de service venait, tous les matins d'hiver, allumer le poêle qui trônait majestueusement au milieu de la classe en recrachant des volutes de fumée que ne pouvait contenir le

tuyau qui sortait par le carreau d'une fenêtre en rasant le plafond. Le tas de charbon s'élevait dans une dépendance derrière la cantine et les élèves se disputaient pour aller remplir le seau.

Au début, notre jeunesse étonna les parents qui nous avaient pris pour les enfants de l'instituteur. En effet nous avions vingt ans, à peine sortis de l'adolescence, sans aucune expérience des contacts humains, de la communication, de la vie de village. Pourtant, puisque nous étions nommés à ce poste important les parents d'élèves nous considérèrent comme des instituteurs capables en nous confiant les tâches les plus diverses que nous n'osions pas refuser. En effet, en plus du travail scolaire, nous devions nous occuper de la cantine qui recevait la plupart des enfants, équilibrer le budget, faire le plein des denrées alimentaires le jeudi au bourgeois, établir les fiches de paie de la cantinière etc. Que d'occupations auxquelles nous n'avions pas été formés !

Pour soixante cinq centimes le menu comprenait une entrée, souvent un potage, de la viande accompagnée de légumes et un dessert. Pour ne pas avoir trop de vaisselle à faire, la cantinière servait le dessert, le plus souvent de la compote, sur le dos de l'assiette retournée. Les parents, cultivateurs la plupart, fournis-

saient chacun à leur tour pommes de terre, carottes et légumes divers et, à notre grande surprise, du vin.

Je devais également animer l'Amicale Laïque, une association d'anciens élèves et organiser avec eux des séances récréatives que nous présentions dans les communes des environs afin de remplir la cagnotte des voyages. Je me souviendrai toujours des répétitions théâtrales en hiver, dans le préau glacial, qui me retenaient jusqu'à une heure tardive. La préparation des cours pour trois niveaux d'élèves et ces tâches extra scolaires non rétribuées ne me laissaient aucun répit, tout mon temps était consacré entièrement au travail. À la fin de l'année je devais prévoir un programme de sortie d'un jour, contacter des compagnies de car, trouver celle qui offrait des tarifs préférentiels, et partir une journée entière avec élèves et parents qui profitaient de la sortie scolaire pour voyager. Grâce à moi la plupart d'entre eux ont vu la mer pour la première fois au Grau du Roi.

Accaparé par mes trois niveaux de classe : CM1-CM2 cours de fins d'études, je devais me mettre au courant du contenu des programmes que j'apprenais en même temps que les élèves. Les problèmes compliqués de trains qui se croisent, de baignoires qui se vident etc. agi-

taient mes nuits de cauchemars car le livre du maître ne donnait que la réponse sans aucune explication. Le programme de sciences était lourdement chargé : puériculture pour les filles, fonctionnement des moteurs pour les garçons et j'en passe. À minuit Mamy venait me chercher dans la classe où j'étais en train de corriger les cahiers, de préparer les modèles d'écriture au tableau, avec les pleins et les déliés etc.

J'ignorais tout ce qui m'attendait en entrant dans le corps enseignant ! Personne ne se rend compte que le temps mis à la préparation des cours, non comptabilisable, est beaucoup plus long que celui passé devant les élèves. Ceux-ci arrivaient vers 8h20 et nous les avions sans interruption jusqu'à leur départ à 16h30 puisque nous devons les surveiller et manger à la cantine avec eux. Nous avons pensé que la gratuité du repas compensait la surveillance des élèves de 11h30 à 13h30. On nous reprocha bientôt de ne pas payer notre repas. Nous avons heureusement tenu bon.

Les parents, ignorant tout du travail professionnel, n'admettaient pas notre indisponibilité les samedis après-midi et les dimanches où ils auraient voulu que nous leur rendions visite. Ces jours-là nous devons aussi nous occuper du bébé venu peu de temps après notre installa-

tion et apprendre notre rôle de parents. Ils trouvaient la porte de notre appartement close, quand ils se risquaient à venir régler le montant de la cantine à la sortie de la messe le dimanche. Pour eux nous étions corvéables à merci !

Comme nous prenions de la distance afin de protéger notre vie privée, ils nous considérèrent bientôt comme des gens de la ville dédaigneux des ruraux.

Nous accomplissions en tous points nos fonctions avec le plus grand sérieux, notre conscience professionnelle était inattaquable. Ainsi, comme nous l'avaient appris les cours de législation à l'École Normale, nous comptabilisions les absences dont le compte-rendu mensuel était envoyé à l'Inspection d'Académie. Les parents, furieux, s'insurgeaient lorsque j'exigeais, selon le règlement, un certificat médical pour une absence de trois jours, les obligeant ainsi à se rendre chez le médecin au bourg voisin distant d'une dizaine de kilomètres. J'aurais pu fermer les yeux mais la peur de l'Inspecteur qui pouvait surgir sans avertir, ne me laissait pas le choix.

Notre conscience professionnelle nous amenait à commettre des bévues. Ainsi Mamy mettait un point d'honneur à apprendre à lire aux

enfants du CP dans l'année. Elle gardait les plus faibles durant la récréation pour les faire lire un peu plus au tableau, pour qu'ils rattrapent le retard pris sur les autres. Moi, je faisais tout mon possible pour en envoyer en 6ème au collègue voisin sans me douter un instant que j'allais à l'encontre des désirs des parents préférant garder leurs enfants à la ferme. En effet, lorsque ceux-ci avaient obtenu le Brevet des collèges, qu'un éventail de voies s'ouvrait devant eux, la plupart décidaient d'aller travailler dans des bureaux en ville plutôt que de trimer physiquement dans leur campagne et de reprendre la ferme paternelle.

Après quatre ans de cette vie de labeur, le moment d'effectuer mon service militaire arriva. J'avais bénéficié d'un sursis pour la naissance d'Érick, ton tonton et je n'avais pas voulu partir avant d'être titulaire du poste que des couples d'instituteurs venaient visiter à la fin de l'année. L'ampleur des tâches décrites : cantine, amicale laïque etc. les décourageait, heureusement pour notre tranquillité ! Après avoir été titularisé, je pensai qu'un séjour à la caserne me changerait un peu du train-train quotidien et, ce passage sous les drapeaux tant redouté par certains, fut l'aubaine pour me faire changer de vie.

En père de famille, je fus affecté dans l'Ain ce qui me permettait de rentrer plus souvent. Les débuts furent très difficiles, bien plus que je ne l'aurais imaginé, pourtant, je suis fier d'avoir résisté à l'épreuve à laquelle tant d'autres ont échappé en se faisant passer pour des objecteurs de conscience ou des épileptiques.

Après les trois mois de classe je rentrai en permission pour la première fois. Un trimestre de séparation, la première depuis notre mariage, c'est long ! Et ta Mamy faillit ne pas me reconnaître tant j'étais maigre, les joues creuses, les cheveux ras, dans un habit militaire où je flottais. Par malchance, vacciné la veille, une fièvre de cheval me tint au lit tout le dimanche. J'avais de bons copains mais un adjudant épouvantable qui passait en revue jusqu'aux semelles des chaussures, une sorte de maniaque de la propreté, un fou comme disait Mamy qui ne supportait pas qu'on me tourmentât de la sorte. Ceux qui ne sont pas passés par là ne peuvent pas comprendre ce dont je parle. Bien vite je suis devenu maréchal de logis et les derniers mois se passèrent agréablement.

Un samedi soir, j'avais quitté la caserne sans perm. Ce soir-là, je m'en souviens, le préau de l'école servant de salle des fêtes, était réquisi-

tionné pour un bal de village. J'avais l'intention de rentrer à la caserne au petit matin avant que mon absence ne soit découverte.

Les heures avec ta Mamy passèrent comme un éclair et je dus péniblement reprendre le chemin du retour. La nuit encore noire, je pénétrais dans le parking pour garer ma Simca 1000 et j'arrivais tous feux éteints pour ne pas me faire repérer le plus silencieusement possible. Je m'apprêtais à ouvrir la portière lorsque des ombres et des bruits de pas me firent frémir. Avais-je été vu ? Je me fis tout petit sous le tableau de bord pour n'être pas découvert. Cependant, des cliquetis de ferrailles m'intriguèrent et je levai furtivement la tête pour voir ce qui se passait : des hommes vêtus de noir arrachaient les rétroviseurs des véhicules. Je respirais à peine dans la crainte qu'ils ne viennent jusqu'à la mienne où ils me découvriraient. Mais la chance était avec moi car bien vite j'entendis le ronron d'un moteur et une voiture qui partait. J'eus le temps d'apercevoir le numéro de sa plaque d'immatriculation et de l'apprendre par cœur.

Au petit-déjeuner, j'entendis mes camarades se plaindre :

- On m'a volé mon rétroviseur !
- Mince ! À moi aussi.

– Le mien a disparu également dit un autre.

Je me tenais muet. Parlerais-je ou non ?

Enfin de compte je racontais ce que j'avais vu à mes meilleurs copains qui me dirent :

– Tu dois aller raconter ce qui s'est passé au Colonel, ces salauds recommenceront sinon.

J'hésitais entre le désir de me taire pour ne pas avouer que j'étais sorti sans perm et celui de faire coincer les malfaiteurs.

J'optais pour la seconde solution.

– Ce que vous me dites-là est d'une importance capitale surtout si vous avez eu le réflexe de relever leur numéro. Savez-vous que s'ils vous avaient découvert vous ne seriez pas là aujourd'hui mais au fond du Rhône ? Mais au fait que faisiez-vous à cette heure-ci dans le parking ?

Je baissai le nez d'un air qui en disait long et il comprit sans explication. Comme il était intelligent il ajouta :

– Allons pour cette fois je fermerai les yeux sur votre sortie car vous nous avez rendu un fier service.

Quelques jours plus tard on lisait dans les journaux qu'un gang avait été démasqué, que les policiers avaient découvert un hangar rempli de pièces détachées, heureusement on ne

parlait pas de moi car je vivais dans la hantise d'être appelé à témoigner.

Ma conduite fut qualifiée d'héroïque mais le départ sans perm la gâchait !

Cela ne m'a pas empêché de recommencer et d'être le témoin d'un autre incident.

Je rentrais au petit matin en suivant un camion surchargé de paille. Soudain je me demandais si je ne rêvais pas. En effet, une petite lueur vacillait à l'arrière du chargement accompagné d'une faible fumée. Dans l'impossibilité de doubler le véhicule sur la route sinueuse, j'aperçus la volute de fumée qui allait en s'épaississant : la paille prenait feu. Je klaxonnais avec véhémence pour alerter le conducteur mais celui-ci croyant que je voulais le doubler à tout prix m'indiquait par ses feux arrière que le dépassement était impossible.

À un moment, j'arrivai à la hauteur de sa cabine et lui fis signe que quelque chose se passait à l'arrière du camion. Il comprit vite à mon air affolé qu'il devait s'arrêter. Je descendis pour lui dire :

– Votre paille prend feu, mais je ne peux rien pour vous car je dois regagner la caserne d'où je suis parti sans perm.

Heureusement, je pus constater, par le rétroviseur qu'une autre voiture s'était arrêtée.

Par la suite je lus dans le Progrès : « grâce à un jeune inconnu un camion chargé de paille a pu être sauvé des flammes etc. »

Ah ! Comme je suis fier de mon Papy qui a vécu tant d'aventures excitantes en véritable héros !

Molière au collège

Voilà encore une histoire que Papy m'a racontée et dont les faits se sont déroulés lorsqu'il était professeur de Français dans un collège de la banlieue lyonnaise où il passa dix ans après son retour de Côte d'Ivoire.

« L'année scolaire touchait à sa fin, plus qu'un mois de travail et les élèves quitteraient le collège. Les sixièmes s'étaient bien adaptés malgré les angoisses de leur début. Comme les derniers jours sont souvent réservés aux confidences l'une d'elles m'avait raconté :

« Lors de mon arrivée en sixième, je me perdais dans les couloirs pour retrouver ma classe. Les élèves étaient calmes au début mais au fil des jours prenaient de l'assurance avec les professeurs qui manquaient d'autorité. Le bruit des bavardages couvrait leur voix quand ils criaient : silence ! Ainsi, mon professeur de sciences n'a pas réussi à se faire entendre pen-

dant toute l'année. Il ne punissait jamais et les élèves en profitaient. Le professeur idéal pour moi c'est un prof gentil et sévère à la fois, qui sait se faire respecter et qui fait son cours dans le silence. Mon préféré c'était la prof de français. Elle ne criait jamais, ne punissait jamais, elle n'avait qu'à nous fixer de ses yeux clairs pour que nous nous taisions. Durant les cours de dessin on a presque toujours regardé la télévision ou joué à l'ordinateur. En ce qui concerne les élèves je me suis entendue avec certains, avec les autres non, mais c'est comme ça partout. Je craignais surtout les grands de troisième qui nous poussaient ou nous crachaient dessus dans l'escalier. Je n'aimerais pas les retrouver l'année prochaine. Certains n'ont aucun respect pour le matériel mis à leur disposition, ils écrivent sur les tables, sur les murs, sur les portes. L'administration n'est pas assez sévère avec eux. »

Une élève de troisième qui terminait son cycle au collège m'avait fait part de ses impressions :

« En quittant l'école primaire, je me demandais dans quel monde j'allais tomber. En entrant dans la cour je serrais bien fort la main de ma mère que je quittai à l'appel de mon nom pour rejoindre mes nouveaux camarades.

J'avais peur des grands qui m'impressionnaient par leur taille alors que j'étais minuscule. En sixième et en cinquième je n'aimais pas mes camarades de classe qui jalousaient mes bons résultats. Heureusement tout changea en quatrième où je me fis des copines. Finalement quand on arrive en troisième on se rend compte qu'on est encore tout petit. Nous sommes une barque qui arrive à l'embouchure du fleuve pour se jeter dans le vaste océan de la classe de seconde tandis que ceux qui n'ont pas travaillé s'attendent à couler au fond. Je redoute la seconde car je vais encore me retrouver parmi les plus jeunes, face aux terminales. Les souvenirs bons ou mauvais sont faits pour être oubliés, ils ne doivent pas assombrir le futur. Pourtant on ne peut les empêcher de jaillir à la vue d'une photo de classe où l'on retrouve le visage de ceux qui ont partagé les mêmes aventures scolaires. Quand on est au collège on ne souhaite qu'en sortir puis, lorsque le moment vient, on le quitte avec un pincement au cœur pour les quatre années de vie qu'on y a laissées. »

Ainsi j'avais écouté les récits des élèves de différents niveaux pour améliorer, lors de la prochaine rentrée, l'intégration des nouveaux venus.

Ce dernier mois de travail où la fatigue se ressent chez les professeurs comme chez les élèves, était propice au relâchement. Ainsi le prof de dessin que les élèves adoraient fut victime de sa trop grande familiarité envers eux. Le tutoiement s'était instauré dès le début de l'année entre lui et les élèves, il jouait au grand frère avec eux. Un jour, le prof d'éducation physique recueillit des ragots d'élèves colportant que le prof de dessin avait palpé le sein d'une fille en lui disant : « ça pousse on dirait ! »

L'élève, une fille de quinze ans, en avait profité pour dire que ce prof était un vicelard et qu'elle l'aurait quand elle voudrait. N'ayant pas accordé d'importance à ce geste anodin, le prof ne se doutait de rien jusqu'au jour où la Principale du collège, l'œil de Moscou, le convoqua dans son bureau. Que se passa-t-il exactement ? Est-ce elle qui lui conseilla de prendre quelques jours de congés pour laisser le temps à cette affaire de se dissiper ? Nul ne le sut.

Pourtant les collègues auraient aimé connaître le fond de l'histoire. La Principale voulait étouffer l'incident et éviter un préjudice à ce collègue pour un geste déplacé que les vacances prochaines feraient oublier.

À la fin du troisième trimestre donc, le professeur de Français des sixièmes, jeune enseignant tout feu tout flamme, très consciencieux avait décidé avec l'accord de la Principale de faire interpréter par ses élèves un acte de la comédie de Molière « le Médecin Malgré lui. »

Le professeur de musique et d'éducation physique l'aidèrent à monter une estrade et un décor dans le hall d'entrée assez vaste. Le prof de technologie devait réaliser une cassette vidéo de cette représentation. Des chaises, des bancs attendaient les parents, les élèves et la Principale toute fière de cette initiative.

Les sixièmes avaient hésité sur le choix de l'acte. Dans les premières scènes où Sganarelle reçoit des coups de bâton, l'élève qui devait frapper aurait eu la main lourde avec le bâton sur le dos de son camarade, donc leur accord s'était porté sur le début de l'acte deux où Sganarelle est introduit chez Géronte dont il doit guérir la fille devenue muette. Les élèves avaient voulu faire une surprise à leur professeur de français en répétant seuls.

Les spectateurs semblaient bien disposés à écouter à la levée du rideau juste après les trois coups. L'élève qui tenait le rôle de la nourrice était parfaite par son accent, son allure et, malgré la longueur du texte, les souffleurs n'eurent

pas à intervenir. Puis Sganarelle entra en scène avec son habit noir, son col blanc et son grand chapeau pointu de charlatan qui branlait sur sa tête.

Les spectateurs commençaient à rire de bon cœur de ses facéties, mais petit à petit leurs visages se fermèrent quand ils entendirent ces mots :

« Peste, le joli meuble que voilà ! Ah ! Nourrice, charmante nourrice, ma médecine est la très humble servante de votre nourricerie et je voudrais bien être le petit poupon fortuné qui têtât le lait de vos bonnes grâces.

Ce disant, il tâte le sein de la nourrice.

À ce moment Madame la Principale se lève et sort furieuse rouge de colère. Le professeur de Français ne comprenant rien à son attitude pensait qu'elle était-elle choquée par l'interprétation du texte.

Puis vint la scène trois où Sganarelle tente de toucher à nouveau les seins de la nourrice qui se défend. Les élèves spectateurs, libérés de la présence du chef d'établissement qui les faisait se tenir calme, scandèrent : Linda ! Linda ! le nom de la fille qui avait prétendu être touchée par le professeur de dessin. La représentation se termina dans la confusion la plus totale si bien que le pauvre prof de français qui

n'avait vu aucune allusion à la réalité, était dans tous ses états.

Convoqué dans le bureau de la Principale pour recevoir un blâme, auquel il ne s'attendait pas, celle-ci lui expliqua l'inconvenance de cette mise en scène. Il tomba des nues car, comme tous les nouveaux, il avait été tenu à l'écart de l'incident provoqué par le prof de dessin. Quelle bévue ! »

J'ai beaucoup repensé à cette histoire quand je suis entré en 6ème et lorsque nous avons lu le « Médecin malgré lui » j'ai pris souvent le fou rire sans en donner la raison au prof qui m'a trouvé bien averti pour mon âge car je riais aux passages scabreux que les autres élèves ne comprenaient pas.

L'étrange revenant

Cette anecdote racontée par Mamy est arrivée à Diane, ma maman qui a aussi vécu de belles aventures !

« Diane venait de quitter la Fac Dentaire de Bordeaux après de brillantes études. Pourvue de son diplôme, elle décida de faire des remplacements dans divers cabinets pour acquérir de l'expérience avant d'ouvrir le sien. Son premier poste la conduisit à Lannion et le dépaysement fut total dans cette région où elle ne connaissait personne. Le chirurgien dentiste qui partait en congés lui avait laissé sa clientèle pour trois semaines. Heureusement Sylvie, l'assistante serait d'un précieux secours.

Toutes les deux du même âge, elle lui offrit l'hospitalité de sa demeure que Diane accepta, ravie, en prenant possession le soir même de la chambre d'amis.

Sylvie adorait les animaux, un cheval évoluait dans le grand parc entourant la maison faisant bon ménage avec deux poules qu'il laissait picorer à ses pieds et le gros matou noir bien dodu qui grimpeait quelquefois sur son dos.

Dans la chambre spacieuse, au grand lit campagnard auquel l'édredon rouge donnait un ventre rebondi, trônait une imposante armoire de style ancien, un fauteuil, une commode complétaient l'ameublement. Diane avait rapidement rangé ses affaires dans la commode et renfermé sa valise dans l'armoire.

En se glissant sous les draps, elle récapitula rapidement les actions principales de cette première journée de travail. Trois patients s'étaient présentés pour des caries et un détartrage, rien de très compliqué pour l'instant. Elle redoutait pourtant l'incident imprévu de la dame qui se trouve mal après une piqûre, l'hémorragie provoquée par l'extraction d'une molaire etc. Cependant la fatigue la fit sombrer rapidement dans un profond sommeil.

Dans le milieu de la nuit, le vent soufflant par rafales, des coups de tonnerre la réveillèrent en sursaut. La lueur vive des éclairs par les fentes des volets illuminait la pièce comme le faisceau d'une lampe de poche. Au même moment, des cris étranges, des grognements

rauques puis aigus, des grincements sourds éveillèrent son attention. Morte de peur elle tenta d'allumer la lampe de chevet, en vain. Il ne manquait plus qu'une panne de courant ! La peur héréditaire de l'orage, transmise par des générations de femmes craintives, remontait à l'aube des temps. Elle avait été marquée durant ses jeunes années par la crainte de sa mère qui fermait portes et volets au premier éclair puis allait se cacher dans les draps en attendant que l'orage passe, tressautant à chaque roulement de tonnerre, en redoutant que la foudre tombe sur la maison. Chaque orage était l'occasion de préparer la valise de survie en prévision d'une catastrophe. Diane, qui se remémorait tout cela se glissa sous l'édredon pour ne plus rien entendre. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, à son grand soulagement l'orage cessa ainsi que les bruits suspects.

– As-tu bien dormi ? Lança Sylvie au petit-déjeuner.

– Oui, très bien merci, et toi ?

– L'orage m'a un peu réveillée et je me suis levée pour voir si le cheval était bien rentré.

Diane attribua le bruit qu'elle avait entendu aux hennissements de l'animal ce qui la rassura.

La deuxième journée au cabinet se passa comme la première et Diane prenait peu à peu de l'assurance face aux clients.

La nuit venue elle se glissa dans le lit sans appréhension car le ciel clair promettait du beau temps pour le lendemain. Cependant vers minuit un hurlement affreux la fit dresser sur son séant. Qu'était-ce encore ? Des grattements bizarres ponctués d'horribles cris semblables à ceux de la première nuit. N'était-ce pas un fantôme ? En effet, elle croyait fermement aux manifestations de l'au-delà depuis que sa mère l'avait initiée au spiritisme dans son enfance. Interroger les esprits en faisant se mouvoir un guéridon qui tapait du pied : deux coups pour non, un coup pour oui, le verre qui bouge sous l'effleurement des doigts des participants en se déplaçant vers les lettres de l'alphabet disposées tout autour, toutes ces pratiques lui étaient familières. Elle avait fini par croire à l'existence des esprits et des êtres invisibles évoluant dans un monde parallèle au nôtre. D'autre part, dans un certain village de Bretagne une fillette prétendait avoir vu d'étranges lueurs dans sa chambre tandis que les meubles se déplaçaient sans raison sur le plancher. Un vrai cauchemar ! Des recherches effectuées avaient fait apparaître que la maison était construite sur

l'emplacement d'un ancien cimetière. Les gens profondément mystiques admettaient que les esprits des morts manifestaient leur mécontentement pour cette profanation d'un lieu de sépulture. Diane se renseignerait le lendemain pour connaître le nom de ce village et où il se trouvait.

Cependant, la paix revenue, elle finit par s'endormir mais d'un sommeil léger toujours sur le qui-vive et c'est les yeux rougis de fatigue qu'elle apparut à Sylvie le lendemain. Celle-ci inquiète, demanda :

– As-tu bien dormi ?

Diane, qui n'osa pas lui avouer ses terreurs nocturnes répondit affirmativement et toutes deux partirent pour le cabinet dentaire où les patients ne tarderaient pas à venir.

La troisième nuit, Diane appréhendant l'heure du coucher, passa une grande partie de la soirée à regarder une émission de télévision. À plus de onze heures, Sylvie la laissa en bâillant :

– Bonsoir, à demain, je n'en peux plus.

Diane ne tarda pas aussi à regagner sa chambre en se demandant comment se passerait la nuit, attentive au moindre craquement du bois, aux aboiements des chiens dans le lointain, puis se laissa emporter insensiblement

dans les bras de Morphée. Au milieu de son sommeil l'effroyable cri inhumain la réveilla comme d'habitude, suivi de grattements qui semblaient provenir de l'armoire. Qui voulait l'effrayer ainsi ? Qui voulait éprouver son courage ? Était-ce Sylvie ?

Peut-être voulait-elle se débarrasser d'elle en l'effrayant pour récupérer la chambre ? C'est en prêtant de mauvaises intentions à celle qui lui offrait si gentiment l'hospitalité que Diane attendit le lever du jour.

La sollicitude de Sylvie l'étonna :

– Tu es toute pâle Diane, es-tu malade ?
Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien, rien répondit-elle.

– Mais si je vois bien que ça ne va pas fort.

Sylvie de son côté paraissait soucieuse. Elle avait l'air de chercher quelque chose qu'elle ne trouvait pas, sous les meubles, dans le jardin. Un certain malaise régnait dans la maison et Diane se demandait : « Mais qu'a-t-elle perdu ? » Tandis que Sylvie s'interrogeait : « Pourquoi Diane a-t-elle l'air si fatiguée ? »

La bonne odeur du café les réunit de chaque côté de la table où le petit-déjeuner préparé par Sylvie les attendait. Celle-ci mettait un point d'honneur à remplir son devoir d'hôtesse aussi rien ne manquait : céréales, yaourt, croissant,

beurre confiture pour les tartines. Cependant la morosité s'installait que les sourires forcés ne dissipaient pas. Soudain Sylvie rompit le silence en tenant son bol d'une main :

– Ce qui est curieux, je dois te l'avouer, c'est que depuis trois jours, le chat a disparu. Cela ne lui arrive jamais d'habitude à mon gros minou. Je me suis levée plusieurs fois dans la nuit pour l'appeler sans résultat. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Sa disparition coïncide avec ton installation dans la maison, Diane.

– Le chat a disparu depuis mon arrivée !

Aussitôt la lumière se fit dans l'esprit de Diane qui se leva brusquement de sa chaise pour se précipiter dans la chambre.

– Ne te fâche pas, reviens, criait Sylvie surprise de sa réaction.

Mais Diane ne l'écoutait pas. Elle ouvrit la porte de l'armoire dont une boule noire sortit comme un bolide, renversant tout sur son passage. C'était bien le chat de la maison, prisonnier depuis trois jours, qu'elle avait enfermé par mégarde dans l'armoire avec la valise. Ainsi les cris horribles qu'elle avait pris pour ceux d'un fantôme n'étaient que les miaulements assourdis du malheureux chat ! Lorsque Sylvie l'appelait pendant la nuit, celui-ci cher-

chant à répondre à sa maîtresse, vociférait et grattait furieusement la porte de l'armoire dont la trace des griffes se lisait sur le bois.

Grande fut la confusion de ma maman pour son étourderie et pour les mauvaises intentions prêtées à la gentille Sylvie.

Ah ! Maman, cette histoire m'a bien fait rire !

Une frayeur

Je ne dois pas m'étonner de la frayeur causée à ma mère par un chat en relatant ce récit de Mamy concernant son arrivée en Côte d'Ivoire :

« Après six années d'enseignement dans un lycée tunisien de 3500 élèves, Papy et moi avions demandé un poste en Côte d'Ivoire. En effet nous connaissions à peu près tout du Maghreb et nous voulions profiter du temps de la Coopération qui ne durerait pas, pour découvrir l'Afrique noire. Les aventures de Tintin au Congo m'avaient mis l'eau à la bouche lorsque j'apprenais à lire à l'âge de cinq ans. En effet, l'abbé Mignot, un ami de mon père connaissant ma passion pour la lecture, m'apportait régulièrement le journal « Âme Vaillante » au verso duquel je lisais les aventures de Sylvain et Sylvette et en première page celles de Tintin. Je me passionnais pour

les récits qui me transportaient loin de l'ambiance familiale, de mon village où il ne se passait rien, si bien que je savais qu'un jour viendrai où je suivrais les traces du héros vers les pays qui avaient nourri les rêves de mon enfance.

Tiébissou, lieu de notre nouvelle affectation, n'était marqué que par un tout petit point sur la carte, au centre de la Côte d'Ivoire au milieu d'un dédale de lacs et de forêts. Ne sachant pas trop où nous allions atterrir, nous imaginions que notre habitation serait une case et que nous ferions les cours en plein air car nos visions personnelles de l'Afrique dataient du temps des grands explorateurs. Nous n'imaginions pas que le progrès avait pu envahir ce continent. Aussi quand nous pûmes avoir l'adresse du collègue dont nous reprenions le poste et qui passait ses congés dans les Pyrénées, nous l'accablâmes, par téléphone, de questions qui lui parurent étranges :

« Trouve-t-on des livres, du fil, des aiguilles, du tissu, des ustensiles de cuisine, des réfrigérateurs etc. »

Bien sûr que tout cela se trouvait sur place dans les magasins, répondit-il. Nous étions un peu déçus.

Cependant nous partirions avec le camping-car bien approvisionné en eau potable, conserves... De quoi tenir plusieurs jours sans faire les courses. Charles l'avait mis sur le bateau à Marseille et nous le récupérerions à Abidjan lors de notre arrivée.

Un point noir obscurcissait pourtant ce départ dont nous nous étions fait les uns et les autres une joie.

En effet, malgré les nombreux courriers envoyés dans les lycées des grandes villes on nous répondit qu'il n'y avait pas la possibilité pour notre fils de poursuivre les études dans la section qu'il avait choisie. Au dernier moment, la mort dans l'âme nous avons dû l'inscrire au lycée d'Albi en suppliant nos parents de le garder, ce qu'ils acceptèrent sans peine.

Il était bien triste de ne pouvoir participer à l'expédition dont il avait vécu les préparatifs depuis notre départ de Tunisie. Comme nous avons toujours, peut-être à tort, fait passer les études avant l'affectif, malgré mon immense chagrin je dus me résoudre à le laisser à ses grands-parents.

Les adieux furent déchirants à Toulouse lors de l'embarquement car la famille se scindait en deux et le frère et la sœur qui s'entendaient si bien en souffrirent. Le chien Gastor, une sorte

de gros ratier marron clair, cadeau d'un parent d'élève tunisien faisait partie du voyage.

Comme nous n'avions pas déclaré sa présence à l'hôtesse, il passa clandestinement six heures engoncé dans un sac de sport percé de trous pour la respiration. Une autre passagère transportait son chat de la même manière, une troisième, des canaris. Les contrôles de police laissaient à désirer à cette époque et les bagages à main n'étaient pas ouverts. C'était notre premier grand voyage en avion et par le hublot nous avons vu avec émotion disparaître ce petit coin de France puis, défiler le Sahara avant d'entrevoir le moutonnement vert des forêts tropicales entrecoupé de plaques brillantes qui n'étaient autre que les toits de tôle des maisons qui scintillaient sous le soleil.

Nous plongeâmes dans un sauna en descendant de l'avion, peu préparés à une telle température. Un homme portant une pancarte : COOPERANTS nous attendait pour nous conduire à l'hôtel en bus. Par un tour de passe-passe, les bagages à peine sortis de la soute se trouvaient déjà entre les mains des porteurs qui auraient pu, s'ils l'avaient voulu, s'enfuir avec nos valises et disparaître à jamais. Plus tard nous avons appris que les vols sont rares en

Afrique car les malfaiteurs sont sévèrement punis.

Dans le bus nous avons sympathisé avec d'autres coopérants, les interrogeant sur leur affectation, mais aucun ne connaissait Tiébissou. Le bus s'arrêta devant la tour d'un hôtel grandiose : l'Hôtel Ivoire où nous avions droit à l'hébergement gratuit pour plusieurs jours. En attendant dans le hall que les employés de la réception nous donnent la clef des chambres, nous fûmes surpris par la température extrêmement basse due à la climatisation poussée à son plus haut point, faisant naître chez moi le regret de n'avoir pas prévu de petite laine. Nous étions loin d'imaginer un tel palace. On nous attribua deux chambres communicantes, spacieuses pour nous trois, pourvues de toutes les commodités. Les fenêtres donnaient sur des jardins que nous devinions depuis le huitième étage et qu'il nous tardait de découvrir au lever du jour. La nuit qui nous induisait en erreur nous laissait croire qu'il était tard alors que notre montre mise à l'heure dans l'avion marquait à peine dix-neuf heures.

Après avoir pris possession des lieux, nous sommes allés au rez-de-chaussée à la recherche du restaurant qui se trouvait près de la patinoire

où évoluaient gracieusement quelques jeunes gens doués. Nous avons passé un bon moment à les observer car nous n'avions jamais vu de patinoire auparavant.

Après une nuit bercée par le doux ronron du climatiseur, nous avons commandé le petit-déjeuner dans la chambre. Croissants, brioches, pain, beurre, confiture, café, lait tout à foison nous permettrait d'attendre l'heure du déjeuner. Puis nous sortîmes en prenant l'ascenseur pour rejoindre le hall immense de l'entrée et nous nous dirigeâmes vers les jardins. L'humidité extérieure contrastait avec l'air frais des climatiseurs. La féerie des lieux nous enchantait. Un lac artificiel entourait l'hôtel et nous sautâmes dans un petit bateau électrique pour en faire le tour. Le chien nous suivait sur les rives en aboyant. Nous étions à peu près seuls pour jouir du spectacle offert par les arbres exotiques dont nous avons appris les noms beaucoup plus tard.

Nous pouvions rester dans ce paradis autant que nous le voulions gratuitement tant que les formalités administratives n'étaient pas accomplies. Certains petits profiteurs y passaient deux ou trois semaines au frais de la princesse. Papy nous pilotait, je suivais avec Diane et Gastor. Nous prenions des taxis pour nous rendre d'une

administration à l'autre afin d'accomplir les formalités nécessaires avant de rejoindre notre poste en brousse. Le chauffeur parlait avec véhémence une langue que nous comprenions difficilement et qui pourtant était la nôtre. Bientôt l'accent local et les phrases imagées n'eurent plus de secret pour nous. Nous traversions les rues d'Abidjan, en courant à la file indienne.

« Ne courez pas, nous dit un vieil homme ivoirien, vous n'êtes plus à Paris mais en Afrique. Prenez votre temps ! »

Il avait raison, la température ambiante nous mettait en nage au bout de quelques pas. Nous avons donc appris à modérer nos moindres gestes.

Après avoir réceptionné le camping-car au port, nous avons visité la ville très moderne, où de belles villas entourées de jardins fleuris s'alignaient le long des avenues impeccablement droites. Les magasins de luxe, tenus par des commerçants français nous rappelaient une grande ville de la métropole. Mais le dépaysement se fit bientôt sentir lorsque, au bout de quelques jours, nous quittâmes ces lieux paradisiaques où se lisait la richesse pour prendre la route qui, au bout de trois cent kilomètres nous amènerait à Tiébissou le but du voyage. En

effet, les bidonvilles de la périphérie et les quartiers pauvres où pullulait une population autre nous impressionnèrent. Les rues bordées de baraquements aux toits de tôle et de tas de détritrus n'avaient rien de comparable aux beaux quartiers que nous laissions derrière nous. C'était l'Afrique dans tous ses états avec les marmots à demi nus traversant au milieu des klaxons des voitures, les femmes aux tenues bariolées mâchonnant des morceaux de racines, des chiens maigres fouillant dans les ordures etc.

Un spectacle étonnant valait bien un arrêt au bord d'un marigot et quelques photos. Là-bas, on peut sortir appareil photo ou caméra sans que personne ne fasse un geste pour s'enfuir ou pour demander de l'argent comme au Maroc. Ce n'étaient pas les lavandières du Portugal qui s'agitaient au bord de l'eau mais des laveurs de linge professionnels s'acharnant à grands coups de reins sur des draps, des pagnes multicolores qui transformaient en patchwork la colline où ils les mettaient à sécher. Les colosses aux bras musclés tordaient les draps aussi aisément que je l'aurais fait d'un torchon. Les enfants sautaient dans l'eau à leur côté, les éclaboussaient, riaient en montrant l'éclatante blancheur de leurs dents qui font leur fierté. Nous serions

restés là des heures devant ce spectacle inouï mais nous devons encore parcourir 350 kilomètres pour arriver à destination.

La forêt tropicale nous enveloppa dès les premiers bornes, je me tordais le cou par la portière afin d'apercevoir les cimes des arbres qui s'élèvent dans le ciel gris à des hauteurs vertigineuses. Des femmes, des fillettes qui marchaient sur les bas-côtés portant sur la tête de lourds fardeaux ne manquaient pas de nous saluer au passage. La route goudronnée semblait assez bien entretenue, nous en avons vu d'autres en parcourant la côte dalmate quelques années auparavant. Aux dires des connaisseurs, nous avons de la chance d'être nommés à un poste situé sur l'axe principal, accessible sur le goudron tandis que les routes secondaires de terre battue, se révélaient impraticables à la saison des pluies.

Nous avons traversé un village aux cases de paille, très pittoresque, mais nous n'avons qu'un regard pour les marchandes de bananes assises sur le bas côté. Papy qui adorait ce fruit savoureux s'arrêta pour en acheter en se dirigeant vers les plus énormes pesant au moins un kilo chacune. Cependant la vendeuse refusa de les lui vendre en désignant d'autres bananes plus petites de couleur jaune. Elle nous expli-

qua que les grosses étaient des bananes plantains bonnes à cuire, comme des patates tandis que les petites étaient sucrées. Pour le prix d'un kilo en France, elle nous donna tout un régime et nous allions pouvoir nous régaler durant plusieurs jours à tous les repas.

À mesure que nous progressions vers le nord, la forêt s'éclaircissait pour laisser place à la savane aux hautes herbes, où s'égarait un palmier ici ou là. La couleur verte dominait sous le ciel gris plombé contrastant avec le bleu sans nuage du ciel tunisien.

Vers dix sept heures, nous arrivâmes dans une localité qui semblait, d'après la carte, être bien Tiébissou car la pancarte cachée par de hautes herbes ne nous avait été d'aucun secours si bien que nous avons traversé le village sans nous y arrêter. Après un demi-tour pour revenir en arrière nous avons demandé à des gamins de nous indiquer le CEG. Ils nous ont fait emprunter un chemin impossible à travers des maisons de torchis couvertes de tôle. Quelle déception après l'hôtel Ivoire ! Les gens assis à même le sol ou sur de minuscules tabourets nous regardaient passer en se doutant que nous étions de nouveaux professeurs. Nous arrivâmes enfin dans un espace vert, ombragé, où se dispersaient plusieurs habitations. Nous avons cher-

ché quelqu'un pour nous renseigner, un homme qui se présenta pour être l'économe du collège sortit de sa maison, entouré d'une nuée d'enfants et de femmes attirés par les nouveaux venus.

– Bonjour ! Est-ce que nous pourrions voir le chef d'établissement ?

– C'est aujourd'hui dimanche, il est sorti. Je suis l'économe et je vais vous montrer votre maison.

Il nous dit de le suivre et nous nous trouvâmes à marcher derrière lui à travers de hautes herbes vers une habitation grise. J'avais tellement peur des serpents dont on m'avait parlé que je m'efforçais de mettre mes pieds exactement dans les traces des siens en faisant de grandes enjambées.

Quelle habitation ! Une salle de séjour aux murs blanchis, trois chambres, une cuisine, une douche. L'absence de fenêtre m'intrigua, en effet les ouvertures n'étaient pourvues que de volets à claire voie qu'un gros bâton maintenait ouvertes. Il n'y avait pas d'eau courante, expliqua notre guide, le précieux liquide était amenée trois fois par semaine par un camion citerne qui la déversait dans un bassin situé à l'arrière de la maison, un système de pompage à effectuer à la main faisait monter l'eau dans un

énorme bidon sur le toit de l'habitation. Abandonnée à la poussière et aux cafards durant trois mois de vacances, la maison avait besoin d'un bon coup de balai. Tout me paraissait sale et ennuyeux. Il n'était pas question de dormir dans ce taudis. Heureusement, le camping-car serait notre habitation le temps nécessaire à notre installation. La nuit tropicale précocement tombée, nous ramena à l'intérieur puis, après un potage préparé sur le réchaud du véhicule, quelques bananes et au lit !

Malgré la moiteur de la nuit nous espérions pouvoir dormir en laissant les fenêtres ouvertes sans être dévorés par les moustiques. Des bruits étranges nous tinrent éveillés, en particulier le coassement des crapauds buffles partout nombreux. Cependant, nous nous sentions moins seuls en ayant repéré la présence de blancs dans l'habitation voisine et deux enfants blonds qui jouaient devant la porte. Nous ferions connaissance avec eux dès le lendemain.

La faible lueur du jour naissant nous fit ouvrir les yeux et le bruit de la porte coulissante du véhicule annonça notre réveil. Un couple sortit de la maison : une femme maigre aux cheveux ficelle et un homme trapu, rougeaud.

– Vous êtes arrivés hier soir, nous vous avons entendus. Rentrez chez nous dirent-ils presque brutalement.

L'intérieur coquet de la maison contrastait avec l'extérieur. Des rideaux encadraient ce que j'appellerai fenêtres. Ce couple d'enseignants belges passait là toutes les vacances, leur contrat ne prévoyait qu'un voyage gratuit tous les deux ans en Europe. Lui, s'épongeait constamment le front avec un coin de la serviette de bain qui enrobait son cou puissant. Il me faisait penser à Bullit du « Lion » de Kessel.

– J'ai passé quinze ans au Congo et j'en connais long sur l'Afrique, dit-il avec fierté.

Puis, intarissables et à tour de rôle, ils se mirent à nous abreuver de conseils :

– Ne buvez que de l'eau filtrée à cause des amibes, achetez vite un filtre. Repassez bien le linge pour tuer les larves pondues par les mouches quand il sèche au dehors sinon elles risquent de se développer sous la peau. Lavez les légumes au permanganate et mettez une moustiquaire autour du lit sinon vous serez dévorés par les moustiques. Vous trouverez tout à Bouaké à une centaine de kilomètres.

La femme ajouta : attention aussi aux serpents qui sont partout, sous les lits, dans les rideaux. Celui que vous remplacez en a trouvé

plusieurs chez lui. Un soir, alors qu'il croyait ramasser la laisse de son chien, c'est un serpent qu'il a saisi entre ses doigts. Attention aux cracheurs qui visent les yeux, ils crachent sur ce qui brille, il est bon d'avoir une boucle de ceinture métallique sur laquelle ils fixeront leur regard. Attention également aux scorpions, les gros noirs de quinze centimètres ne sont pas plus dangereux que les petits jaunes très venimeux qui se cachent dans la douche. Attention aux mygales, aux scolopendres et blabla et blabla bla.

Je n'en pouvais plus, qu'étions-nous venus faire dans ce pays ? Je regrettais amèrement la Tunisie où nous aurions pu passer encore deux ans dans le confort. Diane qui jouait déjà avec les deux enfants plus jeunes qu'elle, n'avait rien entendu heureusement.

– Ah ! N'oubliez pas de trouver un boy pour le ménage, le jardin et la cuisine, c'est indispensable. Il nous expliqua qu'il était bon de faire travailler les gens du pays et que le fait d'avoir un boy n'était pas pour rappeler l'époque coloniale. Je dirai au mien de vous en trouver un.

Après avoir écouté les conseils des anciens, nous étions pressés de nous rendre à Bouaké en les quittant avec la liste des achats qui contri-

bueraient à notre survie. La deuxième ville du pays se trouvait distante d'une centaine de kilomètres, elle nous ramenait un peu à la civilisation avec un ou deux restaurants tenus par des blancs et de multiples commerces.

La grande quincaillerie Périssac nous permit de trouver tous les produits désirés auxquels Charles avait ajouté une plaque de caoutchouc épais pour boucher les interstices sous les portes.

Vers dix-sept heures nous étions de retour chez nous. Le boy du voisin nous attendait avec un autre nommé Victor. Les Belges nous aidèrent à faire les propositions pour l'engager. Il commencerait dès le lendemain.

Il répondait oui à tout : « Tu sais faire la cuisine ? »

– Oui patron !

Le repassage ? Oui patron ! Le ménage ? Oui patron. La lessive ? Oui patron !

Une vraie perle ! L'usage nous montrerait s'il n'avait pas menti.

J'entrepris de mettre un peu d'ordre dans la maison éclairée par des ampoules de faible voltage qu'il faudrait vite remplacer pour mieux y voir. J'avais commencé par retourner les matelas douteux pour leur mettre des housses, leur toile tachée me dégoûtaient trop. Diane avait

demandé à dormir dans notre lit pour la première nuit, l'autorisation fut accordée sans peine.

Après un repas sommaire de boîtes de conserves tirées de nos provisions nous n'avions plus qu'à nous coucher. J'entrai dans la chambre que j'inspectai avec méfiance quand tout à coup, j'aperçus entre le lit et le mur une forme que je pris immédiatement pour un serpent dressé. Je me mis à hurler : un serpent ! Un serpent ! J'attrapai au vol la main de Diane afin de la protéger et rentrai en courant dans le camping-car dont je refermai brutalement la porte. Puis les nerfs à vif je sombrais dans de profonds sanglots vite imitée par Diane que mon affolement rendait nerveuse. Charles n'avait pas eu le temps de réaliser et quand il pénétra dans le véhicule il ne parvint pas à me calmer :

– Je ne coucherai pas dans la chambre où j'ai vu un serpent.

Armé de courage et d'un bâton, il entra dans la chambre avec prudence, regarda sous le lit, passa derrière sans rien découvrir d'alarmant. Je l'observais de loin pour voir ses réactions. Me faisant signe qu'il ne voyait rien d'anormal et désireuse d'en avoir le cœur net, je me risquai au dehors du camping-car pour entrer der-

rière lui dans la pièce. Le chien qui reniflait ici et là dans les coins passa derrière le lit. C'est alors que je réalisai ma méprise. En effet, c'était un chien bas sur patte dont la queue recourbée dépassait du lit et qui, dans mon imagination surchauffée par les récits des voisins, était devenue le serpent qui m'avait tant effrayée.

Nous lui avons fait effectuer plusieurs passages entre le mur et le lit pour être absolument convaincus qu'il n'y avait jamais eu de serpent dans la chambre. Cela ne m'a pas empêchée pour autant de dormir durant une semaine dans le camping-car.

Je n'ai jamais oublié cet événement ajouta Mamy.

Ah ! Mamy tu ne m'avais pas dit que tu étais trouillarde.

Le monde est petit

J'entends souvent autour de moi cette expression qui revient dans les récits « ah ! Que le monde est petit ! » sans en comprendre très bien le sens. Aussi cette histoire racontée par Mamy illustre bien ce propos.

Lorsqu'ils arrivèrent en Tunisie pour prendre possession de leur poste de professeurs au lycée de Ksar Hellal, Papy et Mamy changèrent leur statut d'instituteurs, l'un pour être professeur de français et l'autre de géographie dans un établissement de trois mille élèves.

Le départ de l'école primaire avait été brutal. En effet la réponse à la demande d'affectation en Tunisie envoyée en début d'année n'obtint pas de réponse favorable mais grâce à la création du lycée de Ksar Hellal, quelques jours après la rentrée de septembre 1967, on leur proposa un poste qu'ils acceptèrent aussitôt. Ils sautèrent de joie et en peu de temps leurs

bagages furent prêts, mais l'Inspecteur Primaire refusa de les laisser partir en abandonnant le poste sans remplaçants. Au bout de quelques jours, un jeune couple des Bouches du Rhône, en attente de poste, accepta celui-ci avec enthousiasme. Alors Papy et Mamy se préparèrent pour une nouvelle vie. Leurs rares meubles furent entreposés dans le garage du facteur en retraite tandis que les parents d'élèves, ahuris par ce départ précipité qui ressemblait à une fuite, vinrent les saluer en manifestant de l'inquiétude car ils devaient à présent se réhabituer à leurs successeurs. Puis, ils partirent en catastrophe dire au revoir aux grands-parents dans l'Aveyron avant d'embarquer à Marseille pour Tunis sur le bateau l'Avenir. Sur le quai de la Joliette, un homme d'aspect louche leur demanda de transporter la veste qu'un ami viendrait rechercher à l'arrivée, une proposition qu'ils eurent la présence d'esprit de refuser, se doutant bien qu'elle pouvait contenir des produits illégaux.

Après la traversée d'un jour et d'une nuit assez calme en cabine, une fois la Taunus récupérée, ils traversèrent Tunis sans encombre mais totalement dépaysés par un ciel étonnamment bleu, des maisons très blanches, des femmes entièrement voilées en côtoyant

d'autres très européennes. Ils prirent la direction du sud en traversant le Sahel sur une route rectiligne bordée de milliers d'oliviers, longeant la mer. Ils arrivèrent au lycée de Ksar-Hellal un samedi matin vers onze heures et demandèrent à voir le directeur, qui se présenta lui aussi comme nouveau dans l'établissement. Après avoir pris connaissance de leur emploi du temps, ils lui demandèrent où ils pourraient loger :

– Y a-t-il un hôtel dans cette ville ?

– Je n'en sais pas plus que vous, répondit-il.

– Nous ne savons pas où passer la nuit avec nos deux enfants.

Un ouvrier qui terminait un terrassement dans la cour où s'accomplissaient quelques travaux, s'approcha d'eux :

– Pardon Monsieur, j'ai cru entendre que vous ne saviez pas où loger ce soir. Si vous le désirez je vous invite à manger chez mon cousin et nous trouverons ensemble une solution à vos problèmes.

Papy et Mamy très heureux acceptèrent la proposition et suivirent la voiture de l'homme que la providence avait mis sur leur route. Dans une ruelle étroite aux murs éclatants de blancheur, ils s'arrêtèrent devant une maison à la porte bleue. Des dizaines et des dizaines d'en-

fants sortant de tous les côtés, se précipitèrent pour voir ces étrangers et faire des commentaires à leur sujet.

Le maître de maison les invita à prendre place autour de la table où toute la famille était réunie pour le repas de midi. Considérés comme de grands seigneurs la maîtresse de maison leur servit le mets de choix : les œufs des poissons qui accompagnaient un couscous très pimenté. N'osant refuser pour ne pas froisser leurs hôtes, ils mangèrent tant bien que mal avec des pleurs que la force du piment faisait couler.

– Surtout, ne buvez pas, cela ne ferait qu'empirer les choses. Prenez une cuillerée d'huile d'olive pour adoucir.

À la fin du repas, on leur proposa de visiter la villa où ils pourraient passer la nuit, une villa toute neuve qui venait d'être construite non loin de là mais sans électricité.

– Vous aurez au moins un toit et demain nous vous trouverons autre chose si cela ne vous convient pas.

Conquis par ces marques de gentillesse, ils acceptèrent la proposition.

Comme Papy et Mamy avaient emporté leur matériel de camping : lits de camp, matelas pneumatique, réchaud, lampe à gaz, assiettes,

couverts et une ou deux casseroles, ils campe-
raient dans la maison, bien heureux d'avoir un
toit pour passer la nuit.

Le lendemain, Monsieur Toumi, qu'ils
avaient rencontré au lycée leur dit :

– Si vous voulez, vous pouvez rester là, un
ouvrier doit passer pour mettre l'électricité. Je
vous présenterai aux commerçants chez les-
quels vous trouverez tout le nécessaire à votre
installation.

– Il faut que ces commerçants nous fassent
crédit car nous ne serons pas payés avant un
délai de trois mois.

– Ce n'est pas grave, ils ont l'habitude avec
les coopérants.

Alors Papy et Mamy ont acheté des som-
miers, des matelas en alfa et la seconde nuit fut
ainsi plus confortable que la première.

La semaine suivante ils attaquaient les cours
au lycée où ils avaient fait la connaissance de
certains de leurs collègues. L'un d'eux avait dit
à Papy:

– Pour se faire respecter des élèves, il faut
les intriguer.

Aussitôt Papy pensa à se présenter avec ses
lunettes de soleil qui couvraient entièrement
ses yeux lui donnant ainsi un air tout à fait hors
du commun.

Au bout de quelques jours en effet les lunettes intriguaient les élèves si bien qu'ils s'interrogeaient :

– À-t-il des yeux ?

– De quelle couleur sont-ils ?

– À-t-il un œil crevé qu'il cache ?

Plus tard, lorsque les élèves connurent son adresse, ils ne cessèrent de tourner autour de la villa afin de l'apercevoir sans ses lunettes. Les filles surtout montraient leur curiosité en allant jusqu'à soulever le couvercle de la boîte à lettres pour l'entrevoir dans la cour. Elles échouaient systématiquement car le chien Gastor donnait l'alerte.

Un jour, Papy apprit qu'il aurait la visite de l'inspecteur et pour que celui-ci ne le prenne pas pour un original avec ces lunettes fantaisistes, il courut chez un vendeur s'en procurer une autre paire plus classique. Mal lui en pris car ce jour-là, les élèves étonnés du changement, parurent moins attentifs à son cours :

– Où sont passées ses lunettes ?

Dès le lendemain et pendant six ans les lunettes restèrent posées sur le nez de Papy durant ses heures de présence devant les élèves, dans ses sorties en ville ou les invitations chez les parents d'élèves. Il quitta le pays sans

qu'aucun d'eux n'ait pu voir la couleur de ses yeux.

Lors de leur retour en France après dix-huit ans de Tunisie et de Côte d'Ivoire, Papy et Mamy réintégrèrent l'Académie de Lyon et leur dernier poste à St Priest.

La première semaine des congés, ils découvrirent le collège bien planté sur une colline dominant champs de tournesols et bois qui le rendaient sympathique. Ils entrèrent dans la cour par le portail entrouvert et tentèrent de regarder à l'intérieur du grand hall d'entrée à travers des vitres déjà salies. Mamy imaginait déjà la cour pleine d'élèves bruyants et les coups de sifflet des surveillants donnant des avertissements. Une affiche qui battait au vent, au nom d'une œuvre humanitaire demandant de l'aide pour les enfants africains, rendirent ces lieux plus sympathiques.

À présent qu'ils avaient repéré l'emplacement de l'établissement, ils cherchèrent un appartement à proximité. Un ami leur avait dit : « Regardez bien les noms des locataires sur les boîtes à lettres, s'il y a trop de noms étrangers, allez voir ailleurs. Regardez aussi la nature et l'état des voitures stationnées devant l'immeuble. »

Ils s'adressèrent à la concierge de l'un d'eux :

– Vous aurez beaucoup de difficultés à vous loger dans ce quartier.

– Pourtant les immeubles ne manquent pas.

– C'est une cité dortoir la plupart des habitants travaillent à Lyon et ne rentrent que le soir.

– Pourtant j'aimerais trouver un appartement non loin du collège où je dois travailler.

– Ah ! Vous êtes enseignants, cela change tout. J'aurai peut-être quelque chose à vous signaler mais c'est au 1er et l'ancien locataire est Maghrébin.

– Qu'est-ce que cela peut faire, nous avons passé six ans en Tunisie au milieu des Maghrébins.

La concierge en profita pour déblatérer sur le collège disant que les élèves tutoyaient les professeurs, qu'ils crachaient dans leur dos quand ils écrivaient au tableau et des tas d'horreurs qui leur firent regretter l'Afrique où les enseignants étaient encore respectés.

– Surtout, ne sortez pas le soir, le quartier n'est pas sûr. Trois voitures ont été brûlées dans le parking la semaine dernière.

Ah ! C'était ça la France ! Alors qu'en Côte d'Ivoire, ils n'avaient jamais couru de dangers.

– Voilà le numéro de téléphone du locataire du premier qui doit partir aujourd’hui, tâchez de prendre contact avec lui, il vous fera visiter l’appartement.

Le locataire à la porte duquel ils frappèrent se montra très gentil et accepta de donner toutes les renseignements désirés sur l’appartement en interrompant sa tâche, il était entrain d’enlever les douilles et les ampoules dans toutes les pièces. Trente ou trente cinq ans au plus, effectivement il venait d’Afrique du Nord trahi par ses cheveux et son teint.

Mamy qui n’avait pas vu de chauffage au gaz posait des questions et Papy, pour ne pas avoir l’air d’un niais devant ce jeune qui en savait plus que lui crut bon d’expliquer :

– Nous venons de passer dix-huit ans en Afrique et nous ne connaissons rien au manie-ment de ces appareils de chauffage.

– N’étiez-vous pas en Tunisie ? dit l’homme.

– Comment l’avez-vous deviné ?

– Vous étiez mon prof de français en Tunisie mais sans vos lunettes je ne vous ai pas reconnu tout de suite.

Aussitôt ils tombèrent dans les bras des uns et des autres ainsi que de vieilles connaissances

et se remémorèrent le bon temps passé en Tunisie.

Du coup, il cessa d'ôter les douilles en disant qu'il les laissait à son prof de français.

– Venez manger chez moi ce soir, j'habite à une dizaine de kilomètres de St Priest, je vous présenterai ma femme et mes enfants. J'ai épousé une française, voulut-il spécifier.

Quelle coïncidence, être accueillis en France par un élève Tunisien ! Le monde est vraiment petit ne cessaient-ils de répéter. Puis il leur donna des tas de conseils bien utiles à leur installation, sur les voisins, sur les magasins etc.

En arrivant le soir chez son ancien élève, son épouse dit à Papy :

– Vous l'avez tellement impressionné avec vos lunettes, qu'il n'y a pas si longtemps il me parlait encore de vous. Mais pourquoi portiez-vous des lunettes pour cacher de si beaux yeux ?

Alors Papy raconta qu'ils voulaient capter l'attention de ses élèves à tout prix et se faire respecter.

– Vous avez réussi parfaitement.

Alors Mamy, quelques jours plus tard leur fit cadeau de cette fameuse paire de lunettes qu'ils garderont précieusement ont-ils dit, pour la montrer à leurs anciens camarades de lycée.

Ah ! Sacré Papy tu ne cesseras pas de m'étonner !

Le papillon

Lorsque j'ai demandé à mes grands-parents de m'acheter un filet à papillons, ce fut l'occasion pour Mamy de me raconter les chasses faites en Côte d'Ivoire.

« Ce qui m'a souvent frappée là-bas, a t-elle commencé, ce sont les immenses forêts au-dessus desquelles on aperçoit des vols de papillons d'espèces différentes. Ce qui est le plus invraisemblable c'est que le bois exploité dans les forêts est transporté vers l'Europe alors que les autochtones ruraux n'ont ni chaise, ni table dans leur case. Quel paradoxe ! J'ai vu fréquemment les élèves assis sur les trottoirs sous les lampadaires pour apprendre leurs leçons et faire leurs devoirs. Quelle tristesse ! Quelquefois des nuées d'éphémères venant on ne sait d'où assombrissaient la lumière artificielle en se brûlant au feu des lampes avant de tomber sur le sol en frétilant. Une aubaine pour ces élèves qui se précipitaient sur les insectes pour

les dévorer avec avidité après avoir ôté leurs ailes ! Il paraît que c'est très bon, je n'ai jamais voulu essayer pourtant.

Pour me distraire durant les longs après-midi car nous ne travaillions que le matin au collège, lassée par le puzzle, j'avais décidé de collectionner les papillons, une idée inspirée par mes voisins prof de sciences. Ils connaissaient la technique pour les conserver en les enveloppant dans du papier transparent, avec l'idée de les vendre à leur retour en France.

Je n'étais pas spécialiste en la matière et ils se moquaient un peu du filet que j'avais fabriqué moi-même, pourtant aussi efficace que leur matériel professionnel. Me regardant poursuivre les papillons entre midi et deux, dans le jardin, à l'heure de la sieste, le boy m'avait demandé de lui prêter le filet quand je n'en avais plus besoin. Pour me faire plaisir, vers 17 heures il revenait avec des boîtes de conserves d'un kilo, remplies de papillons multicolores que je ne manquais pas de montrer à mes voisins qui pâlissaient d'envie. Je les conservais à ma manière dans du coton saupoudré de naphthaline pour les préserver des insectes.

Un entomologiste rencontré lors de nos congés dans le Midi de la France, nous avait conseillé de poser des pièges dans les arbres

d'essences différentes pour accroître la variété des espèces récoltées. Alors, le boy avec agilité, suspendait les pièges dans les arbres au-dessus des marigots au risque de se rompre le cou pour nous être agréable. Nous nous sommes même rendus au zoo de Bouaké pour réclamer un seau de crottes de lion dont l'odeur devait attirer des papillons nocturnes très beaux. Il aurait fallu voir la tête étonnée du gardien lorsque nous avons mis le seau dans le camping-car ! Bonjour l'odeur !

Nous allions le jeudi, jour de congé des enfants du primaire, avec Diane chasser les papillons dans un bois de teck où ils étaient particulièrement abondant. Nous foulions sans crainte les feuilles sèches qui crissaient sous nos pas et nous courions avec notre filet. Papy, avec son fusil, chassait les perdreaux à quelques pas de là. Un jour, alors que nous participions à ce loisir agréable, nous avons vu les feuilles se soulever et onduler devant nous à une vitesse vertigineuse. Nos cris alertèrent Charles qui, devinant le serpent fuyant devant nous, tira au hasard dans les feuilles. Aussitôt le reptile se dressa avant de retomber. Papy le toucha du bout de son canon pour s'assurer qu'il était bien mort et comme il ne bougeait plus, le souleva du bout du canon. Ce reptile

vert émeraude mesurait près de deux mètres, alors, il décida de le mettre dans une boîte en carton pour le montrer aux collègues en arrivant à la maison. Comme nous avons eu très peur, depuis ce jour nous n'avons plus jamais remis les pieds dans ce bois de teck dont la seule pensée nous donnait la chair de poule. Les paroles du boy nous revenaient à l'esprit : « Les serpents sont partout même si on ne les voit pas ! »

Nous nous contentâmes donc des papillons du jardin nombreux à l'heure où le soleil est au plus haut de sa course. Diane aussi espiègle que moi voulut jouer un tour à nos voisins toujours à la recherche d'une espèce rare qui valait des millions, un papillon bleu, je crois. Diane d'une grande habileté au filet, captura une vulgaire piéride blanche qu'un peu de gouache diluée transforma en papillon bleu aux ailes alourdies, mais qu'importe ! Elle alla déposer discrètement le lépidoptère dans le jardin des voisins, nous n'avions plus qu'à attendre la suite des événements.

– Tiens, un papillon d'une espèce rare ! Viens vite criait la voisine à son mari.

Diane et moi étouffions nos rires derrière les volets.

Quand ils eurent capturé le papillon rarissime, le voisin qui s'était rendu compte de la supercherie le rejeta avec dédain.

Il ne parla jamais à personne de cet incident qu'il avait très mal pris. Il a bien dû se douter des auteurs de la farce.

Un de nos collègues coopérant, curieux de nature, avait capturé un beau papillon à queue jaune et noir, qui se posait généralement sur les orgueils de Chine. Il l'avait mis dans une enveloppe pour l'expédier à sa mère en Bretagne tout vivant, pensant naïvement qu'il effectuerait le voyage sans encombre avant de s'acclimater dans le jardin maternel. Il avait oublié le coup de tampon du postier sur l'enveloppe et l'écrasement du papillon entre des piles de lettres ! Ses collègues se tordaient de rire quand il narrait cette mésaventure pourtant avec sérieux. Ce professeur était le seul que les élèves chahutaient. Ils introduisaient des mouches maçonnes (sorte de grosses guêpes) entre les pages de son livre de français qu'il lâchait dès que celles-ci s'en échappaient.

Pour terminer sur ce sujet, il faut que je te raconte comment des papillons noirs, affreux ont envahi le lycée de jeunes filles où nous avons enseigné par la suite.

Cela avait commencé par quelques papillons posés sur les murs des classes. Personne n'y fit attention. Chaque jour ils étaient plus nombreux jusqu'à dissimuler les murs complètement. Quand les élèves passaient dans les couloirs, les milliers d'ailes battantes répandaient une fine poussière irritant les yeux, la peau en provoquant d'horribles démangeaisons. Cela ne pouvait plus durer et le lycée fut fermé durant trois jours. Ces congés inattendus firent le bonheur de tous et furent prolongés d'une semaine, à la joie générale, par suite d'une erreur de dosage de l'insecticide qui devait être propulsé du haut d'un hélicoptère. En effet, le service d'hygiène avait doublé et même triplé la dose jusqu'à rendre l'environnement du lycée absolument irrespirable.

Lorsque je raconte cet événement en France personne ne me croit, mais toi mon petit-fils il faut que tu saches que tout cela est véridique. »

Des gens gentils

Tous les jours la télé nous montre des voleurs de voitures, casseurs, agresseurs, violeurs, que sais-je encore, si bien que j'éprouve de l'appréhension à me risquer dehors. Lorsque je rentre sain et sauf chez moi, je me dis que je l'ai échappé belle, que la chance qui m'a souri aujourd'hui ne le fera peut-être pas demain.

Heureusement Papy et Mamy m'ont prouvé qu'au contraire on rencontrait souvent des personnes gentilles, serviables qui n'ont, hélas, pas leur place sur les écrans de la télé. Voilà un récit qui le prouve.

« Dans les années soixante alors que la vogue des voyages organisés n'était réservée qu'aux personnes fortunées, nous avons décidé, malgré nos faibles moyens, de voir du pays et d'explorer le vaste monde. Sachant que les voyages forment la jeunesse, mettre de l'argent de côté pour les vieux jours ou cultiver notre jardin ne nous apporterait rien. Nous voulions profiter de nos jeunes forces sans attendre

que les rhumatismes aient pris le dessus, pour nous lancer sur les routes avec notre voiture, une tente et le matériel de camping très succinct.

Notre première destination fut la Grande Bretagne où Papy avait séjourné à plusieurs reprises pour y perfectionner son anglais. Il désirait me montrer les lieux où il avait vécu heureux en toute liberté loin de la surveillance de sa famille. Ce serait notre premier grand voyage. Après avoir confié notre premier né âgé de neuf mois à ses grands-parents presque ravis de nous voir partir pour l'avoir à eux rien que pour eux durant deux semaines nous avons pris la direction de Paris puis celle de Douvres avec un strict minimum de bagages.

À peine avons nous débarqué sur le sol anglais en quittant le bateau, que les douaniers commencèrent la fouille minutieuse de notre « Dauphine » qui ne contenait qu'une valise et une tente canadienne deux places. Ils la déroulèrent méticuleusement en nous laissant le soin de la remettre en place. Ils démontèrent les sièges du véhicule sans se préoccuper si nous arriverions à les remettre. Leur froideur, le manque de communication car ils ne nous demandaient rien augmentaient notre colère. Déjà le séjour s'annonçait mal et je maudissais

Charles d'avoir voulu me mener sur une terre si peu hospitalière. Après plusieurs heures de fouille minutieuse, nous partîmes sans regret. Beaucoup plus tard, en repensant à cette scène nous avons compris qu'ils cherchaient de la drogue. Nous ne savions même pas qu'elle existait !

Heureusement l'accueil chaleureux que nous fit la famille anglaise effaça tout. Nous passâmes une semaine très agréable dans une ville que Papy redécouvrait avec peut-être l'espoir d'y rencontrer d'anciennes petites amies. La seconde semaine était consacrée à l'exploration du pays sans itinéraire précis ni de points de chute.

Nous pratiquions le camping sauvage et nous dressions la tente souvent tard dans la nuit dès que nous apercevions un espace adéquat. Le premier matin nous nous sommes réveillés près d'une maison isolée. Alors que nous commençons à ranger notre matériel de camping, une dame en peignoir et bigoudis s'approcha de la tente pour nous saluer. Nous pensions qu'elle allait formuler des remontrances en montrant son mécontentement en nous voyant sur son terrain. Au contraire, il s'agissait d'une invitation à partager le breakfast familial. Nous étions bien surpris. Une table et son breakfast

nous attendait. Nous étions un peu gênés, cela se comprend quand elle nous proposa par la suite d'utiliser les sanitaires. J'étais très surprise par ce bon accueil et pensai qu'il n'en aurait pas été de même en France où les campeurs, les gens du voyage sont détestés. Cela me rappelait notre première nuit dans le Rhône, où fiers d'avoir pu nous acheter cette tente, nous avions campé le soir même à la lisière d'un champ d'avoine verte sous un cerisier. Le paysan nous avait insultés en nous découvrant là, au petit matin. Pourtant nous n'avions aucunement pénétré dans son champ, ni couché l'avoine, puisque notre tente était plantée sur l'herbe du bord de la route. Peut-être avait-il craint pour ces cerises. Nous fûmes vexés d'avoir été pris pour des voleurs, nous deux enseignants qui apprenaient à leurs élèves à respecter le bien d'autrui.

Pour la deuxième nuit passée en Angleterre, nous avons campé dans un espace vert bien sympathique. La nuit tombait lorsque nous avons planté les piquets de la tente et fixé les deux mâts sur de l'herbe rase. Nous avons dormi profondément mais le projet de la grasse matinée fut écourté par un bruit insolite de piétinements saccadés autour de la tente. De temps à autre des coups de sifflet retentissaient étran-

gement. Soudain une voix qui s'adressait à nous, fit comprendre qu'il se passait quelque chose et Papy passa la tête par l'ouverture de la tente. Nous étions sur un terrain de rugby où l'équipe locale s'entraînait pour le match prochain. Personne n'avait voulu troubler notre sommeil et avec beaucoup de ménagement et de tact, l'arbitre nous expliqua qu'il fallait laisser la place aux joueurs. Confus, en un temps record, la tente fut mise à terre et rentrée pêle-mêle dans le coffre de la voiture sous les regards sérieux des joueurs compréhensifs. Nous n'avons jamais oublié cet incident.

Mais ce n'est pas tout. Alors que nous nous dirigions vers York, sans s'en rendre compte ton Papy s'était mis à rouler à droite au lieu de rouler à gauche. Un camion qui stoppa brusquement devant nous, nous mit en difficulté. Charles stoppa brusquement mais la poutre métallique qu'il transportait passa à travers le pare-brise et nous fûmes projetés en avant. Symétriquement nous avons une blessure à l'arcade sourcilière, papy à gauche, moi à droite et à la main portée devant la figure pour nous protéger. Le sang giclait sur ma robe d'étoffe à carreaux blancs et mauve. Je ne me souviens plus guère de la façon dont nous nous sommes retrouvés tous deux à l'hôpital où un

chirurgien sutura nos plaies. J'avais dans la paume gauche deux points cousus avec un fil si solide que je les ai gardés durant de nombreuses années sans les faire enlever. On nous interrogea sur les circonstances de l'accident et je répondais en utilisant le peu de vocabulaire que je connaissais. Papy s'en sortait assez bien.

À la sortie de l'hôpital, une femme inconnue nous attendait. Elle proposa de nous conduire chez elle, une bien jolie villa et nous présenta à son mari, son fils et sa fille. Sans répondre à notre étonnement, elle nous fit pénétrer dans une chambre coquette pour prendre du repos. Nous ne savions quoi penser. Quelle gentillesse à notre égard ! Le lendemain matin notre charmante hôtesse nous apporta un petit déjeuner copieux, ainsi que ma robe lavée et repassée. Après avoir refait nos pansements elle nous expliqua que sa famille appartenait à l'ordre des Quakers, dont la devise consiste à aider autrui. Nous étions tombés entre de bonnes mains. Notre voiture avait été menée chez le garagiste qui avait tant bien que mal rafistolé le coffre, situé à l'avant et qui était mal en point. Notre pauvre valise hors d'usage ne demandait qu'à être remplacée, aussi le fils de la maison nous conduisit dès le lendemain dans un maga-

sin où nous pourrions en acheter une autre. Nous l'avons toujours gardée en souvenir.

Le moment de la séparation venu, nos hôtes conscients de nos ressources limitées, proposèrent de nous prêter de l'argent pour le retour. Cette proposition fut la bienvenue car il ne nous restait plus grand chose après avoir réglé les frais de réparation du coffre. Il fut convenu que nous leur rendrions cette somme quelques semaines plus tard lorsqu'ils viendraient en France pour un séjour. Cette marque de confiance nous a beaucoup émus.

Je pourrais aussi te raconter comment en Algérie, nous avons été invités à manger par le garagiste qui réparait notre voiture, as-tu vu beaucoup de garagistes qui en feraient autant en France ?

Une autre fois, toujours en Algérie nous avons traversé, la nuit les Hauts Plateaux avec notre camping-car, lieu jugé très dangereux par les Français qui travaillaient là-bas à cette époque. Lorsque nous nous sommes arrêtées dans un lieu désertique pour dormir, à peine nous étions-nous installés que des coups frappés à la porte du véhicule retentirent. C'était un homme, la tête enroulée d'un turban. Que voulait-il ? Devine un peu ? Il venait nous apporter

une bassine pleine de couscous pour notre repas et nous souhaiter la bienvenue.

Une autre fois, en Yougoslavie où nous nous rendions pour la première fois avec une grosse voiture, l'Ariane, ton Papy voulant effectuer des prouesses sur la route, appuya à fond sur l'accélérateur jusqu'à ce qu'une épaisse fumée sortant du moteur l'oblige à s'arrêter. À cette époque, nous étions pratiquement seuls sur ce grand axe. Il voulut ouvrir le bouchon du réservoir sans précaution et reçut un jet d'eau bouillante et rouillée à la figure. Au bout d'un moment il fallait se rendre à l'évidence : nous étions en panne et donc immobilisés, que faire ?

Au bout d'un moment, un camion pointa à l'horizon. Arrivé à notre niveau, le conducteur s'arrêta pour nous demander ce qui se passait. Il parlait heureusement un peu l'italien que Papy avait appris au lycée. Comme nous avions une corde, il se proposa de nous remorquer jusqu'à un garage de sa connaissance où il était sûr que nous serions rapidement dépannés. Nous acceptâmes avec enthousiasme cette solution. La fin de la journée approchait, le garage était encore à plus de deux cents kilomètres. Le conducteur s'arrêta et nous fit comprendre qu'il allait nous laisser dans un champ pour la nuit et

qu'il reviendrait nous chercher dès l'aube. Nous n'avons pas pensé une seule fois qu'il pourrait nous abandonner là et nous passâmes la nuit à dormir tant bien que mal dans la voiture. Un coup de klaxon nous mit sur pied le lendemain et il nous tracta jusqu'au garage ainsi qu'il nous l'avait promis. Au moment de nous quitter, nous nous embrassâmes affectueusement, nous lui fîmes cadeau de la corde qui le rendit très heureux.

Des histoires semblables je pourrais t'en raconter d'autres encore. Tu ne dois pas avoir peur des autres, si tu te comportes normalement avec eux, il n'y a pas de raison pour qu'ils te fassent du mal. »

Séance de spiritisme

Mamy m'a raconté comment elle interrogeait les esprits dans sa jeunesse, j'aurais bien voulu voir ça.

« J'avais, depuis longtemps, été attirée par le spiritisme m'a-t-elle raconté. La première fois, à l'école primaire, la religieuse chargée des classes de 3ème nous avait parlé de table que l'on faisait tourner en mettant les mains juste au-dessus. Elle nous avait toujours promis de tenter l'expérience mais avec les plus grandes, ainsi mon désir ne fut jamais réalisé. Ensuite, au lycée, une camarade de classe nous raconta que sa tante faisait tourner un guéridon avec des amies et qu'elle interrogeait les esprits. Ma camarade expliquait que les esprits lui révélaient la page du livre d'où serait tiré le sujet de l'interrogation. Personne ne l'écoutait sauf moi.

En arrivant en Côte d'Ivoire, au marché, j'avais repéré de curieux étalages faits de crânes d'animaux, de peaux de serpents séchées, de peaux et moustaches de chats, de

crapauds secs, de griffes de panthères etc. Un ami africain m'avait expliqué que les sorciers trouvaient-là les ingrédients à leurs pratiques fétichistes. Plus tard j'ai su que tous nos collègues professeurs portaient sur eux un grigri confectionné à leur naissance qu'ils ne devaient quitter sous aucun prétexte sans quoi malheur leur arriverait. Je pensais que les scarifications portées au visage étaient de même nature mais on m'expliqua qu'elles servaient à distinguer les individus appartenant à la même tribu, signe de reconnaissance très utile durant le temps de l'esclavage.

Les premiers mois de notre arrivée, le boy qui habitait à l'autre bout de la ville nous demanda l'autorisation de le laisser partir le moins tard possible le soir, car disait-il :

– Un chef est mort et il faut trouver dix têtes pour les funérailles.

– Dix têtes, comment ça ?

– Oui, patron dix têtes que l'on coupe aux étrangers mais pas aux blancs car ils sont comptés.

– Mais c'est horrible, dis-je.

– C'est comme ça, comme je suis Malien je risque patron.

Nous nous sommes renseignés sur la véracité de ces coutumes barbares qui furent confir-

mées par les voisins belges très instruits sur ces pratiques.

– Oui, nous dirent-ils, d’après l’importance du chef, un certain nombre de têtes doit l’accompagner dans son dernier voyage. Les funérailles ne se feront que lorsque toutes les têtes auront été trouvées. En attendant, ils conservent dans le formol celles qu’ils ont déjà pour les sortir au moment propice.

Des trafiquants existaient, ainsi un voleur avait été surpris avec une valise remplie de têtes qui se revendaient très cher. Nous fûmes horrifiés par ce commerce insoupçonnable. Un jour on retrouva en brousse un véhicule appelé « 1000 kilos » avec ses vingt passagers sans tête.

Les Africains prétendaient souvent être en rapport ou avoir vu des morts. Ainsi une élève de ma classe me raconta que sa défunte grand-mère lui apparaissait le soir.

– Je la vois brusquement assise près de moi, rien ne laisse prévoir sa venue.

– Alors as-tu essayé de lui parler, de la toucher ?

– Non car je suis paralysée par la peur.

– La prochaine fois tu lui tendras la main.

L'élève ne m'a pas dit si elle avait tenté l'expérience et je n'ai plus entendu parler d'elle.

Dans cet univers où les esprits sont partout présents, comment ne pas s'adonner au spiritisme ?

À l'autre bout de la ville, une coopérante partageait la même passion, je la contactai.

– Je crois sérieusement à la vie après la mort pour l'avoir expérimentée moi-même. En effet, j'ai eu un terrible accident de voiture, je suis restée plusieurs jours dans le coma. À ce moment-là, je me sentais flotter au plafond tandis que je voyais les médecins se pencher sur mon double allongé sur le lit.

Depuis, elle communiquait avec sa grand-mère décédée depuis plusieurs années et lui demandait des conseils. Je me suis rendue plusieurs fois chez elle pour interroger les esprits. Nous disposions les lettres de l'alphabet sur une table ronde à surface bien lisse. Nous placions un verre au centre et posions délicatement notre index sur le bord du pied tourné en l'air. Au bout d'une minute de concentration, nous sentions des vibrations du verre qui se déplaçait tout d'abord lentement puis a un rythme plus rapide en s'arrêtant devant une des lettres de l'alphabet. Nous repérions celles-ci

qui, mise bout à bout avec d'autres allaient jusqu'à former des mots très distincts puis des phrases en réponse à nos questions. Quand ces phrases n'avaient aucun sens, mon amie prétendait que nous avions à faire à un esprit malin se jouant de nous.

Je m'entraînais parfois seule chez moi, durant les heures chaudes de l'après-midi au lieu de faire la sieste. Malheureusement ces expériences solitaires n'apportaient aucun résultat ni les séances d'écriture automatique auxquelles je me livrais. Ces expériences me donnaient une furieuse envie de dormir, me vidaient de tout, me transformaient en pauvre pantin avec la curieuse sensation de ne plus habiter mon corps, de ne plus m'appartenir. Abonnée à une revue spécialisée en ce domaine « L'Inconnu », j'envoyai le compte rendu de mes agissements qui paraissait dans le courrier des lecteurs. Après plusieurs contacts épistolaires, voici le courrier qui me fut adressé par un lecteur :

– Il est très dangereux d'opérer seule, un de mes amis en sait quelque chose. En voulant expérimenter seul le oui-ja, il s'est trouvé pris d'un mal étrange et dut faire appel à un exorciste. Il ne suffit pas de croire aux esprits pour

entrer en contact avec eux, il faut avoir des dispositions, être médium.

Cette lettre m'avait un peu ébranlée et je me tournai vers la télépathie avec Diane qui servait de cobaye. Je pensai fort à une carte qu'elle devait deviner, ça ne marchait pas trop mal et 8 à 9 fois sur dix c'était juste.

Un jour, l'hypnotiseur Chriss arriva dans notre ville et je fus chargée de rassembler les spectateurs dans la salle de cinéma. Nous étions une soixantaine. Pour commencer, il nous dit de serrer fort nos deux mains en croisant les doigts, puis de les desserrer, ce que nous fîmes trois ou quatre à ne pas pouvoir faire, comme si nos deux mains étaient soudées. Il nous fit monter sur scène pour une expérience. Sous l'effet du regard intense de ses yeux d'un bleu inhabituel, je tombais à l'oblique en arrière et je me retrouvai allongée sur le sol, levant une jambe, un bras à son commandement. J'obéissais à ses ordres sans savoir si je les exécutais pour lui faire plaisir ou malgré moi. Ce que je sais c'est que j'avais fortement mal au crâne le lendemain.

Quelques années plus tard, je n'avais toujours pas abandonné l'idée de faire tourner les tables. Nous étions trois familles de coopérants dans un village de brousse et, avec ma force de

persuasion habituelle, je les avais convaincus, ils étaient prêts pour une expérience. Imagine un peu la scène : une maison dans la nuit africaine, dehors les cris lugubres des crapauds-buffles, des bruits inidentifiables et dans la moiteur tropicale huit personnes muettes, mains tendues au-dessus d'une table ronde. J'étais prête à prendre le fou-rire tant je les voyais concentrés. Il y avait là deux professeurs de sciences, deux de français, trois enfants, tous anxieux de se qui allait se passer. Charles n'avait pas voulu se joindre à nous pour une bonne raison. Lorsque j'avais tenté de faire tourner un guéridon chez mon amie de Lyon, celle-ci avait décrété que Charles émettait des ondes négatives et qu'il ne devait pas participer à l'opération. C'est ce que j'expliquai à nos amis.

Mais celui-ci avait échafaudé un plan. En effet lorsqu'il m'entendit dire d'une voix lugubre dans un silence impressionnant : esprit es-tu là ? Il coupa l'électricité dont le compteur se trouvait à l'extérieur de l'habitation et nous fûmes tous plongés dans le noir, plus terrorisés les uns que les autres. Je me doutais bien qu'il était l'auteur de cette panne subite mais je ne dis rien aux autres. À ce moment sur la terrasse, une forme blanche se manifesta en fai-

sant : hou ! Hou ! Puis un fou rire difficile à réprimer sortit de ce fantôme qui n'était autre que Charles disparaissant sous un drap blanc.

Tous mes amis, se levèrent en chœur :

– Tu nous as fait bien peur, on était persuadé qu'un esprit avait provoqué la panne de courant.

Depuis, cette expérience de spiritisme mémorable fut la dernière. »

En Turquie

Cette année-là ils avaient décidé de se rendre en Turquie. Ils se rendirent à Lyon dans une agence de voyage pour obtenir des renseignements sur ce pays. Ils expliquèrent qu'ils partaient en voiture et qu'ils campaient.

– Malheureux jeunes gens, si vous ne voulez pas vous faire égorger n'allez surtout pas en Turquie ! Telle fut la réponse de l'agent de tourisme, qui spécifia que rien n'était prévu pour le tourisme, qu'il n'y avait pas de terrain de camping etc.

Rien ne pouvait faire changer d'avis à mes grands-parents qui n'en faisaient qu'à leur tête : ils iraient donc en Turquie.

Après l'Italie, la Yougoslavie et la Grèce, les voici arrivés devant Istanbul. Renseignements pris auprès d'un policier, on leur indiqua un terrain de camping digne des contes des Mille et Une Nuits. Les campeurs chevronnés n'avaient jamais vu semblable palace : des douches eau chaude, eau froide, des toilettes, des salles carrelées en rose pour les dames, en

bleu pour les messieurs avec machines à laver le linge, fers à repasser, plaques chauffantes pour cuisiner, le tout dans un état de propreté extraordinaire. Des tentes déjà dressées leur étaient proposées.

– Nous irons signaler cela à l'agence touristique dès notre retour à Lyon, dit Papy. Décidément, on ne voulait pas que nous découvrions tout ce confort.

Les touristes n'étaient pas très nombreux préférant les voyages organisés, plus sûrs dans ces contrées lointaines. Pour alléger le coffre de la voiture ils décidèrent de laisser tout le matériel de plage, bateau et moteur dans leur tente pendant qu'ils visiteraient la ville.

Istanbul, et ses cinq cents mosquées, aux gracieux minarets se dressant dans le ciel au soleil couchant resterait inoubliable. Ils tombèrent sous le charme de cette ville féerique, l'une des plus belles du monde, à cheval sur deux continents. Mais plus que les musées où les mosquées ce qui les intéressa surtout ce fut le Grand Bazar, une ville dans la ville avec ses ruelles, ses allées, couvertes par des voûtes, où l'on est à l'abri du soleil. On y trouve la rue des bijoutiers, des orfèvres, des meubles et surtout des tapis. Ils s'y engouffrèrent rapidement, fascinés par les multitudes d'objets artisanaux tous

plus alléchants les uns que les autres. Le choix de Papy et Mamy se porta sur un tapis dont ils rêvaient depuis le début de leur union et qu'ils n'avaient jamais pu s'offrir. L'occasion se présentait : un beau tapis rouge au prix intéressant, pas de première qualité, les points n'étaient pas très serrés, tant pis, il ferait l'affaire. Deux autres, de dimension inférieure, en poils de chèvre tissés complétèrent les achats. Heureusement le coffre très vaste ne souffrirait pas trop de ces nouvelles acquisitions.

Ils visitèrent la Mosquée bleue, unique au monde avec six minarets, la plus belle mosquée de la ville. À proximité, ils entrèrent dans l'église Sainte Sophie transformée en musée après avoir servi de lieu de culte musulman. Ils n'avaient qu'à suivre les cars de touristes pour savoir ce qu'il y avait à visiter.

Ils furent impressionnés car la formule « être fort comme un Turc » prenait ici tout son sens. En effet, ils rencontrèrent beaucoup d'hommes portant des armoires sur le dos et autres objets très lourds. Circuler dans les rues et se faufiler parmi les taxis à damiers jaunes et noirs n'était qu'un jeu pour Papy, qui rivalisait d'adresse avec les conducteurs locaux.

Il leur tardait de passer le Bosphore pour mettre les pieds en Asie, la soif d'avaler des

kilomètres l'emportait sur les visites de sites. Ils n'avaient que le désir de concrétiser leur rêve et de se rendre à Ankara, une capitale de plus à mettre sur la liste. Le bateau, le moteur et les accessoires de plage, devenus inutiles et encombrants resteraient au camping à l'intérieur de la tente. Confiants, ils n'imaginaient pas un instant qu'on pût les leur voler.

Ils étaient sûrs de pouvoir récupérer ce matériel au bout de quelques jours quand ils seraient de retour à Istanbul.

Entre Istanbul et Ankara, ils eurent quelques émotions. En effet, le premier soir, alors qu'ils se trouvaient devant une étendue désertique, ils décidèrent après bien des hésitations, de camper sur le bas côté de la route. Les deux tentes furent dressées, pour toute l'équipe constituée de mes grands-parents, du cousin Jean-Pierre, du petit Erick et de sa copine. La nuit tombait et chacun vaquait à ses occupations,

Mamy préparait le repas en faisant chauffer une boîte de cassoulet sur le brûleur du réchaud, les deux enfants jouaient en attendant, Charles et JP vérifiaient les tendeurs des tentes. L'obscurité se fit, le silence était complet sous un ciel étoilé et Mamy montrait les étoiles aux enfants : là c'est la grande Ourse, ici l'étoile

polaire etc. Tiens une étoile filante, il faut faire un vœu.

Un ronronnement lointain de moteur l'interrompit. Les phares d'une voiture brillèrent sur la route, se rapprochèrent puis s'éteignirent brusquement à quelques dizaines de mètres du campement. Le claquement des portières fit apparaître trois silhouettes d'hommes costauds armés de fléau qu'ils faisaient siffler autour de leur tête. Ne sachant quelles étaient leurs intentions, Charles décida pour la première fois de sortir sa carabine et fit semblant d'en nettoyer le canon. Mamy et les enfants essayaient de ne pas bouger dans la tente, tandis que JP improvisait une séance de musculation de quoi impressionner les plus téméraires. Lorsqu'une voiture noire passa sur la route en sens inverse, les trois indésirables se tapirent dans le fossé pour ne pas être vus à la lueur des phares. Ensuite, ils remontèrent dans leur véhicule et se volatilèrent comme ils étaient venus. Cependant personne ne dormit tranquille cette nuit-là, dans la crainte de quelques mauvais coups auxquels ils n'auraient pas pu se soustraire.

Malgré tout, le soleil était déjà bien haut dans le ciel lorsqu'ils ouvrirent les yeux sur un paysage impressionnant. Au loin, tout au loin, sur une crête se dressait une sorte de fort, un

krak de chevalier vestige des Croisés. Sur la longue ligne droite de la route un point noir minuscule, grandissant au fur et à mesure qu'il se rapprochait les intrigua. Au bout d'une demi-heure, ils virent que c'était un homme. Que voulait-il ? Était-il dangereux ? Sans un mot, le visage fermé, celui-ci s'approcha de la tente devant laquelle il posa une pastèque énorme et poursuivit son chemin sans s'arrêter, sans un regard vers les étrangers. Mes grands-parents interloqués se demandaient :

– Est-ce qu'elle est pour nous ? Il n'y avait aucun doute à ce sujet. Mais pourquoi l'homme n'avait-il rien dit ?

Tout cela reste encore un mystère. Mes grands-parents supposèrent que c'était pour excuser la peur que les trois individus avaient fait naître dans la nuit.

Quand l'homme eut disparu Papy qui adore les pastèques décida d'entamer celle-ci, mûre à point. Quel régal. Tant pis pour les arrêts fréquents qui entravèrent la suite du voyage !

En Yougoslavie

Lors de la traversée de la Yougoslavie, mes grands-parents furent arrêtés longtemps à l'entrée de la ville de Ljubljana par une barrière de passage à niveau baissée. Un train d'une longueur exceptionnelle n'en finissait pas d'effectuer des manœuvres. Alors que Papy pensait qu'il allait finir de passer, soudain il stoppa et après dix minutes d'attente interminable, fit marche arrière. Il avança de nouveau, fit marche arrière, stoppa et ceci à plusieurs reprises. Mamy impatientée se demandait si le train ne faisait pas exprès pour les empêcher de passer. Les enfants avaient eu le temps de compter les wagons. Impassible au volant, Papy serrait les dents ne disait rien, JP feuilletait un magazine. Au bout d'un temps très long, ils purent enfin franchir le passage à niveau avec soulagement car la nuit approchant il leur serait moins aisé d'accéder au terrain de camping signalé sur la carte mais pas très bien indiqué aux abords de la ville.

À tout moment Charles devait s'arrêter dans les rues tandis que JP demandait des renseignements aux passants en faisant des gestes avec les deux mains disposées en forme de tente. C'était bien difficile pour lui de se faire comprendre. Tout son répertoire de vocabulaire italien, anglais, allemand y passait sans résultat. Pourtant le miracle se produisit. À un moment donné, le passant auquel il s'était adressé, fit comprendre qu'il allait les conduire à l'endroit souhaité. Sans attendre l'invitation, il ouvrit la portière arrière et s'engouffra dans le véhicule. Il était très brun, cheveux frisés, yeux petits et noirs, une moustache très mobile surmontait sa lèvre supérieure. Il parlait très vite dans sa langue, incompréhensible. Tout en monologuant, sans demander l'autorisation, il avait fait main basse sur une pomme qui se trouvait au-dessus du panier à provisions. Après celle-ci, une autre puis encore une autre y passa sous le regard ahuri des deux enfants qui n'avaient pas l'autorisation de se servir à volonté, les provisions étant soigneusement comptabilisées. Le nouveau passager avait l'air affamé. Cependant il les conduisit devant l'entrée du terrain de camping et fit comprendre qu'il fallait à présent le ramener au centre de la ville d'où il venait. Des repères furent pris pour le retour. Après

une trentaine de minutes, le guide improvisé fut déposé sur le bord du trottoir selon son désir. Tout le monde était soulagé de le voir descendre. Cependant Papy crut bon de sortir de la voiture pour le remercier de sa gentillesse. Un dialogue de sourd s'engagea, l'homme sortit un bout de papier de sa poche et demanda un stylo. Il voulait leur donner son adresse pour des échanges de correspondance. C'était une bonne idée de consolider l'amitié qui venait de naître en si peu de temps. Pour la correspondance, Mamy était d'accord. Elle avait eu tant de correspondants dans une vingtaine de pays durant son adolescence ! Mais il fallait bien se quitter et l'homme avait de la peine à se séparer des Français. Alors qu'il ne s'y attendait pas, l'inconnu pris Charles dans ses bras vigoureux. Impossible de desserrer l'étau de chair ! C'est alors qu'il appliqua à Papy une accolade à la russe sur la bouche. Il tentait vainement de se dégager de l'étreinte tandis que Mamy, JP, Erick et Marie José s'esclaffaient dans la voiture. Il n'avait pas fini d'entendre des réflexions au sujet de cette embrassade durant tout le voyage ! Ce fut le signal de la séparation et le retour au camping. Pendant le trajet les commentaires allaient bon train sur les pommes qui manqueraient au repas du soir et sur les façons

exubérantes des habitants de manifester leurs sentiments.

– As-tu préféré son baiser aux miens ?
Demanda Mamy en riant.

– J'ai cru que je ne m'en sortirais pas, dit Papy, sa moustache piquante a failli m'étouffer, quel mauvais souvenir !

– Voilà ce que c'est que d'avoir l'air trop aimable répondit JP, ce n'est pas à moi que cela serait arrivé.

– Si j'avais su, je t'aurais bien laissé ma place car c'est une expérience dont je me serais bien passée, lui répondit Papy.

À l'école de Mamy

Mamy m'a raconté bien souvent ses aventures à l'école maternelle puis primaire chez les religieuses.

« J'avais deux ans et demie lorsque je vins avec ma mère, rejoindre mon père que la poussée allemande avait amené à Réquista dans l'Aveyron. Maman n'avait pas pu attendre la fin de la guerre ni le retour de Robert dans les Vosges, pour mettre fin à une séparation de dix huit mois. Quand Robert eut obtenu un certificat de travail dans le Sud, elle décida de quitter sa famille avec un sac, une valise et moi pour le rejoindre. Les religieuses de l'école libre, à tour de rôle, se rendaient chez mes parents pour discuter. « Comme votre intérieur est propre, comme il sent bon l'Alsace et la Lorraine ! disait l'une d'elles qui connaissait la réputation de grande propreté des gens de ces régions. Petit à petit, elles arrivèrent à leur fin et je leur fus confiée.

Dès les premiers temps j'étais enchantée d'aller à l'école avec la religieuse de la maternelle qui me chouchoutait en me sentant douée. Maman m'avait déjà appris l'alphabet et j'étais en avance sur les fillettes de mon âge.

Je la trouvais très belle avec sa longue robe noire et je voulais toujours embrasser la croix du chapelet qui pendait à sa ceinture. Elle m'avait placée près du radiateur sur un petit banc.

J'avais acquis une bonne année d'avance sur mes camarades quand je passai au cours élémentaire. En changeant de classe, hélas ! Je changeai de maîtresse. La salle se trouvait à l'étage et nous passions devant celle des grandes pour y accéder. La religieuse chargée du cours élémentaire me prit en grippe immédiatement. Elle faisait toujours des plaisanteries en patois auxquelles les autres riaient et que je ne comprenais pas. Je me sentais humiliée à la fin du trimestre par la note des fournitures qui nous était distribuée, en effet, la mienne était moindre que celle des autres car mon père payait en nature en effectuant toutes les réparations de l'établissement. Comme je l'ignorais, je faisais l'effet d'une petite pauvre à qui l'on fait la charité et j'avais honte.

La religieuse me prenait pour une fille de réfugiés et pensant que je ne resterai pas longtemps dans cette école, ne s'occupait que des enfants de riches commerçants.

Un jour je suis rentrée à la maison en déclarant :

– Je ne veux plus aller à l'école, on ne m'apprend rien, on ne s'occupe pas de moi !

Mes parents me gardèrent durant trois jours en envisageant de m'inscrire à l'école publique. En effet ma meilleure amie était la fille de l'instituteur qui habitait près de chez nous. Cependant au bout du troisième jour la sœur vint voir mes parents.

– Pourquoi votre fille ne vient-elle plus à l'école ?

– Parce qu'on ne lui apprend rien dit mon père.

La sœur bégaya, étonnée par sa franchise et surtout par ma perspicacité. Elle promit que cela ne se renouvelerait plus et le lendemain je retournai à l'école. Rien ne changea pourtant. Je me souviens toujours de l'analyse grammaticale où j'ignorai le sens de masculin, féminin, singulier, pluriel qu'on ne m'avait pas appris. Je mettais au hasard.

La sœur avait toujours à la portée de sa main un long bâton, l'aiguillon qui fait avancer

les bœufs et s'en servait copieusement pour ne pas avoir à se lever de son estrade. Quand nous nous faisons rappeler à l'ordre nous cachions notre tête sous le couvercle du pupitre.

Nous apprenions des prières, la vie des Saints plus qu'autre chose. En rentrant le matin on disait : « Mon Dieu bénissez le travail que nous allons faire... » en sortant pour la récré : « Mon Dieu bénissez la récréation que nous allons prendre... » et ainsi de suite à chaque rentrée, à chaque sortie soit neuf fois par jour.

Heureusement j'eus la satisfaction d'avoir une autre maîtresse, une jeune remplaçante qui pendant trois mois nous redonna le goût au travail. Elle avait des anneaux aux oreilles qui bougeaient à chaque mouvement de tête. Les leçons m'intéressaient, elle s'occupait enfin de moi. Son arrivée coïncidait avec celle du printemps, par les fenêtres grandes ouvertes les abeilles rentraient, le chant des oiseaux se faisait entendre, et cette maîtresse était mon rayon de soleil. Hélas, ce bonheur ne dura pas car la religieuse revint.

On ne suivait pas la mode en ces temps de restriction, les fillettes portaient des chaussettes tricotées en grosse laine, un bonnet et un tablier pour protéger la robe d'en dessous, des

galoches à bouts carrés qui claquaient fort sur le sol à chaque pas. Les mamans cousaient elles-mêmes les vêtements ou faisaient appel aux couturières nombreuses en chaque village. Dès les beaux jours, nous devions adopter une tenue toujours correcte, des socquettes pour cacher nos pieds nus, des robes ou chemisiers à petites manches pour ne pas dévoiler nos bras. Nous allions à la messe la tête couverte le plus souvent d'un foulard ou d'un bonnet dont j'étais dispensée car ma mère attachait mes cheveux avec des rubans dont les nœuds semblables à de gros papillons faisaient office de couvre-chef.

Mon supplice commençait à l'heure de la première messe à 7 heures où nous allions à jeun pour pouvoir communier. J'avais toujours peur de m'évanouir tant l'estomac me tirait. Ensuite, quand je recevais l'hostie sur la langue je craignais de la toucher avec mes dents car la sœur nous avait raconté à plusieurs reprises qu'elle était le corps du Christ et l'histoire de l'homme qui l'avait clouée au mur et de laquelle le sang avait coulé.

Dans la cour de récréation, par temps froid, pour se réchauffer, on participait aux rondes conduites par une religieuse en chantant : « plantons la vigne », en passant par la

Lorraine, sur le pont d'Avignon etc. Nous jouions aussi au loup et Bernadette tenait très bien ce rôle : Loup Y es-tu ? Entends-tu ? Que fais-tu ?

– J'enfile mes bottes criait le loup tandis que les petites avaient peur de se faire croquer.

D'autres jeux divers nous divertissaient : le ballon prisonnier, le chat perché, le chat et la souris, la marelle, les billes, les osselets, la balle, autant d'activités ignorées de nos jours et qui étaient pour nous obligatoires car les sœurs ne voulaient pas nous voir discuter par petits groupes prétextant que nous faisons du « mauvais esprit ».

Les élèves du village se trouvaient scindés en deux groupes ennemis : ceux de l'école libre, ceux de l'école laïque. Ils se croisaient sans un regard en s'évitant comme des pestiférés.

Cette institution offrait pas mal d'avantages aux parents qui ne nous voyaient à la maison qu'à l'heure des repas. La cloche du petit clocher du couvent, entendue dans tout le bourg retentissait à toute volée dès huit heures vingt cinq et donnait à toutes les élèves le temps de sortir de leur maison et d'arriver en courant dans la cour. J'arrivais à midi pour manger un morceau avec mes parents puis retournais bien

vite à l'école pour jouer avec les pensionnaires. De même à seize heures trente pour le goûter et le retour pour l'étude jusqu'à dix neuf heures. Je rentrais chez moi à la nuit noire par une ruelle obscure en courant d'une traite jusqu'à la maison où maman m'attendait sur le pas de la porte. Par les nuits de pleine lune les arbres nouveaux aux branches dénudées se transformaient en monstres grimaçants et je fermais les yeux pour ne plus voir leurs ombres sur le sol.

L'étude avait lieu tous les jours y compris le dimanche et mes parents devaient fournir un mot d'excuse quand ils me prenaient à la pêche avec eux. Les religieuses tenaient fermement les élèves comme pour les couper du monde extérieur et de leur famille.

Chaque jour avant d'entrer en classe le même cérémonial se déroulait. On se mettait en file indienne autour de la cour, la sœur au milieu et, à son signal nous effectuions un tour de cour les mains derrière le dos en chantant. Cela évitait les bavardages et nous obligeait à connaître les paroles des chants par cœur.

Des garderies étaient organisées durant les vacances scolaires où les religieuses recevaient des élèves de Marseille. De seize à dix neuf heures je participais à la promenade sur la route de Lincou et dans une forêt, nous passions le

temps à nous déguiser avec des robes faites de feuilles de châtaigniers assemblées. Pendant ce temps la sœur lisait la vie des Saints ou égrenait son chapelet.

Cependant il m'arriva un jour de ne pas me rendre à la promenade et mon absence fut un véritable coup de théâtre

En effet l'interrogatoire auquel je fus soumise le surlendemain me stupéfia :

– Êtes-vous allée avec des garçons, hier, au lieu de venir en promenade ?

– Non ma sœur, répondis-je.

– En êtes-vous en sûre ?

Je n'avais que sept ans à cette époque et ne réalisant pas très bien où la sœur voulait en venir je demeurai muette. Ce silence interprété comme un aveu indigna la sœur qui poursuivit :

– Puisqu'il en est ainsi, vous irez vous confesser.

Ma nuit fut agitée, je ne parlai pas de cette conversation à mon père qui serait allé lui dire deux mots en me causant du tort. Je souffrais suffisamment du fait d'avoir des parents non pratiquants ce que les sœurs me reprochaient trop souvent, me les faisant voir comme des monstres pour mieux me détacher d'eux. Pourtant je priais secrètement chaque soir pour qu'ils aillent à la messe comme les parents de

mes copines et aussi pour que Dieu m'accorde une petite sœur. Ces vœux qui ne furent jamais exaucés me firent douter de sa puissance. Mon père me disait toujours :

– Moi je n'ai rien à me faire pardonner, je suis un homme droit et je ne veux pas aller m'agenouiller à côté des crapules qui sont toujours pendues à la messe !

Cette réflexion me laissait sans espoir.

Lorsque le samedi arriva, je dus attendre mon tour à l'église devant le confessionnal. Arrivée dans le petit cagibi noir, je tremblai de peur pour ce qui allait se passer :

– Avez-vous eu des pensées et gestes impurs ?

Ne connaissant pas le sens de ces mots, dans la crainte de me tromper je répondis : oui, mon père.

Ce n'est que bien plus tard, que je me rendis compte du ridicule de ces questions car le curé savait très bien qu'une fillette de sept ans ne peut pas y répondre.

La religieuse des Cours Moyens heureusement avait compris que l'arithmétique et le français nous serviraient davantage que les prières. Elle était toute menue et de petite taille. Je me souviens du jour où elle nous recommandait de bien nous tenir en rentrant à l'église.

Comme elle marchait à reculons dans l'allée centrale pour ne pas nous quitter des yeux, elle tomba à la renverse les jambes en l'air dans la caisse où le curé rangeait les livres pour les paroissiens. Nous eûmes juste le temps de réprimer notre fou rire, en espérant qu'elle ne s'était pas fait mal. Je fis de réels progrès avec elle car je sentais qu'elle m'aimait bien.

Je n'ai pas encore parlé des séances mémorables de gymnastique. Par un excès de pudeur nous devions porter un short sous notre tenue habituelle et ne surtout pas montrer nos cuisses. Quand nous sautions en ciseaux en tenant notre jupe à deux mains pour qu'elle ne touche pas la corde, notre saut n'était pas performant atteignant à peine 80 ou 85 cm. Le grimper de corde était aussi problématique. En enroulant la corde autour de ma jambe je m'étais cruellement blessée. La plaie suppurait et lorsque maman s'en aperçut elle envoya mon père à l'école pour que la religieuse me dispense de cet exercice, je dus lui montrer ma cuisse en rougissant de honte.

Lorsque nous passâmes le brevet sportif dans la cour de l'école laïque l'épreuve la plus difficile fut celle de se présenter en short devant les examinateurs et les élèves garçons qui nous regardaient.

En quatrième, j'obtins le certificat d'études sans problème et sans l'avoir préparé, puis j'accédai au cours supérieur qui me conduirait au brevet d'études. La religieuse chargée de ce cours était renommée pour sa grande sévérité surtout au moment de la lecture des notes en fin de trimestre. À l'appel de notre nom, nous nous mettions debout et là commençait le commentaire de nos moindres faits et gestes relevés durant trois mois. Je me souviens du jour où j'avais bravé l'interdiction de passer devant l'école de garçons alors que j'accompagnais une camarade chargée par son père de glisser une lettre dans la boîte de l'établissement. Elle m'avait suppliée de l'accompagner, craignant d'y aller seule et j'avais cédé. Je fus traitée de tous les noms ce jour-là et tête basse, j'encaissais tout sans riposter.

Cependant nous avons des moments de délire comme toutes les fillettes de notre âge et je me souviens de ceci.

Au cours élémentaire l'une d'entre nous faisait croire à une panne d'électricité durant l'étude en appuyant sur le commutateur. La religieuse nous faisait aussitôt réciter des prières dans le noir pour que cesse la panne et surtout pour empêcher nos bavardages. Lorsque l'heure de la sortie était proche, la fillette mali-

cieusement appuyait sur le bouton et la sœur, qui croyait les prières exaucées, prenait les élèves à témoin de la toute puissance de Dieu. Alors elle faisait dire un chapelet de plus en le remerciant d'avoir rendu la lumière. Cependant, un soir, la sœur se rendit compte que la panne d'électricité n'était pas générale et comprit qu'en appuyant sur le commutateur, la lumière revenait plus vite qu'en récitant des dizaines de chapelet. Ce fut la fin des bons moments.

Je n'en étais pas moins espiègle ainsi, je dois raconter le tour joué à l'encontre du curé qui venait faire le catéchisme. Il avait demandé à chacune d'entre nous de mettre des questions par écrit sur une feuille de papier et de la déposer dans une boîte. Il avait ensuite tiré la première feuille pliée en quatre portant ma question : Est-il permis de manger des escargots le vendredi ?

C'était l'époque où les catholiques évitaient de manger de la viande ce jour-là. J'avais voulu embarrasser le curé incapable de dire si un gastéropode était viande ou poisson. Pour ne pas être ridicule il conclut en disant que dans l'incertitude, il valait mieux s'abstenir d'en manger ce jour-là.

Une autre question épineuse concernait la ou les clefs du Paradis. En effet on parle toujours des clefs du Paradis, cela veut-il dire que ce haut lieu possède plusieurs portes d'entrée ?

Notre éducation chez les sœurs n'était pas seulement livresque, nous profitions d'un enseignement pratique concernant la couture qui rend toujours service.

Nous avions chacune un cahier de couture sur lequel figuraient des petits morceaux de tissus avec un point différent : point avant, point arrière, point de chaînette, de chausson, ourlet boutonnée etc. À la fin de l'année une exposition d'ouvrages divers : coussins, napperons, porte serviette, présentait au public de parents notre savoir faire. Le Maire y était invité et nous étions sensibles à ses félicitations.

Pour mon succès au certificat d'études, j'avais demandé une récompense un peu spéciale qui consistait en leçons de piano. En effet je voulais connaître le solfège et des rudiments de piano sachant pourtant très bien que je n'aurais jamais de piano chez moi. Pendant les heures d'étude j'avais la possibilité de m'éclipser pour m'entraîner dans la salle de piano lorsque mes leçons étaient apprises. Je connaissais à fond la « méthode Rose » et lorsque je quittais cette école après le brevet c'était avec

le regret de ne plus pouvoir laisser courir mes doigts sur l'instrument merveilleux qui m'avait procuré tant de plaisir.

Les religieuses pensaient que je ne poursuivrais pas mes études au-delà de la troisième et m'avait réservé une place au cours ménager mais j'en décidai autrement. Mes parents connaissant mon désir de poursuivre mes études se renseignèrent auprès de l'instituteur public, notre ancien voisin, qui remplit les formulaires nécessaires à mon inscription au lycée d'Albi. La colère des sœurs me revint aux oreilles car je leur échappais en allant grossir les rangs des élèves de lycée public. Elles récitaient des prières pour que j'échoue au bac m'a-t-on plus tard rapporté.

J'appris plus tard en retrouvant d'anciennes élèves que les religieuses avaient la mission de faire rentrer la plupart d'entre nous au couvent en nous faisant croire que nous étions les élues de Dieu. Si elles ont réussi à en convaincre quelques unes, elles ne m'auront pas eue moi qui persiste à croire que l'on peut mener une vie saine et sainte en dehors des murs d'un couvent.

Quelques temps plus tard, les fillettes qui succédèrent furent moins dociles que nous et peu à peu s'émancipèrent causant le départ des religieuses qui, faute de nouvelles vocations, furent remplacées par celles d'une autre congrégation. »

Quand Mamy m'a raconté sa vie scolaire j'ai cru qu'elle inventait tellement cela paraît incroyable.

Aventures en URSS

Après avoir terminé son service militaire, Papy épris de grands espaces a décidé de visiter l'URSS, un pays très fermé dans les années 60. Les voyageurs sont toujours Papy, Mamy, le cousin Jean-Pierre, Erick âgé de 7 ans et un copain de son âge, Michel. Voici le récit qui m'a été fait de ce voyage :

« Après Vienne, Bratislava, la frontière tchèque est franchie. Ils font un arrêt dans la ville pour quelques photos. Les enfants grimpent sur un avion datant de la dernière guerre. Le passage des Français est très remarqué, en effet les touristes sont rares en 1966. Dans la soirée, ils prennent leur repas au buffet de la gare à Trenčin. Ils goûtent la cuisine du pays, viande saignante, patates et cornichons. La faim qui commençait à se faire sérieusement sentir leur fait trouver ce repas acceptable. La nuit sera un peu moins froide que les précédentes.

Le lendemain est un dimanche. Ils s'accordent un peu de répit manifesté par une grasse matinée et ne quittent le camping qu'à onze heures. Le paysage devient plus montagneux, les maisons de bois des villages traversés, les femmes dans leurs costumes folkloriques sans doute parce que c'est dimanche, divertissent les enfants et les grands. Malheureusement tous les magasins sont fermés, ils ne trouvent pas de pain, c'est la catastrophe pour des Français incapables de s'en passer. Ils se contenteront des spaghettis que Mamy trouve au fond du coffre de la Taunus. Par hasard, dans l'après-midi ils arrivent dans une sorte de parc d'attraction où flânent les promeneurs. Un geyser d'eau chaude jaillit du sol à intervalles réguliers. Ils observent ce phénomène pour la première fois et Mamy en profite pour faire une leçon aux deux garçons. Mais leur attention se porte surtout sur l'étal du marchand ambulancier qui vend des friandises et du pain. Le sandwich au pâté que Mamy tend à ses compagnons de route, sera vite englouti.

Alors qu'ils traversent un village, un militaire arrête leur véhicule et feint de les contrôler. Ils doivent montrer les passeports et le permis de conduire international. L'homme ne se montre pas très satisfait car en réalité c'est pour

leur demander des cigarettes qu'il les a fait stopper. Hélas, aucun d'entre eux ne fume, ils ne possèdent pas cet article qu'ils regrettent de n'avoir pas emporté et le Tchèque paraît furieux. Cette rencontre leur a déplu et ils se forgent une mauvaise opinion des habitants. Ils sont mécontents surtout de n'avoir rien trouvé à manger à part un kilo d'abricots trop verts pour être consommés ce jour-là. Le sandwich est déjà digéré depuis longtemps. Enfin, dans la soirée, une âme charitable les guide vers l'Auto service et faute de camping ils s'installent tant bien que mal après avoir pris un repas au restaurant tout proche. La viande en sauce et les pommes de terre sont les bienvenues mais la nappe blanche en tissu, maculée de taches de vin, les rebute un peu.

Le lendemain, ils se lèvent à six heures sans prendre le temps de se laver, c'est le départ le plus rapide jusque-là. Ils ne veulent pas se donner en spectacle aux passants. La tente est vite repliée et rangée dans le coffre avant qu'on ne leur dise de décamper. Ils doivent trouver une banque pour changer un peu d'argent puis repartent vers la frontière russe. En quittant la Tchécoslovaquie, ils apprennent que l'argent restant ne peut pas être

converti et qu'ils doivent le dépenser avant de franchir la frontière.

Tout est prévu, même un grand magasin de souvenirs et spécialités du pays où Mamy achète deux broches en cristal de Bohême et le plus gros saucisson qui devrait faire plusieurs jours.

Enfin, voici Uzgorod ! La frontière russe est plus longue à traverser, en effet, ils y resteront au moins deux heures. Les douaniers, impressionnants dans leur tenue exigent de vider le coffre entièrement, de déplier la tente, d'étaler sur le sol tout le contenu du véhicule. Ils inspectent sévèrement et saisissent la carabine. Ils appellent leur chef qui s'exprime en français :

– Pourquoi faites-vous du tourisme avec une carabine ?

– C'est parce que je compte chasser le renne en Finlande, répond Papy sans se rendre compte de l'énormité puisque c'est un animal domestique au même titre que la vache ou le mouton.

– Avez-vous un laissez passer pour ce fusil ?

– Bien sûr, répondit Mamy qui le tendit à l'homme ;

Celui-ci parla en russe avec ses collègues et se retourna vers les Français :

– Vous allez laisser cette arme ici, vous la reprendrez quand vous reviendrez.

– Mais nous sortirons de Russie par la Finlande, ne pouvez-vous pas faire parvenir la carabine à ce poste frontière.

– C’est impossible, on ne traverse par notre pays armé.

À contrecœur Papy dut se résigner à laisser sa carabine au poste frontière en échange d'un reçu.

– Si vous voulez la récupérer, il faudra venir ici.

Il n’y avait rien à faire. Mamy se demanda soudain où se trouvaient les deux enfants. Elle les découvrit, au garde à vous, devant une femme en uniforme de douanier. Elle tenait dans sa main gauche le sac en papier contenant les abricots achetés la veille en Tchécoslovaquie et les faisait ingurgiter un à un aux deux enfants terrorisés qui n’avaient pas eu l’audace de refuser. Mamy se mit à crier :

– Comment, vous voulez que mes enfants soient malades, ces abricots ne sont même pas mûrs ! Ils vont avoir mal au ventre.

– Madame, ne savez-vous pas qu’il est interdit de rentrer en URSS avec des fruits et légumes, n’avez-vous pas lu le règlement ?

– Je me moque bien de votre règlement, vous n’avez qu’à enterrer ces abricots et qu’on en finisse, dit Mamy indignée par le comportement de cette femme qui prenait à la lettre le règlement.

Mamy n’en revenait pas.

À présent, ils devaient remettre toutes leurs affaires dans le coffre, ce qui fut fait rapidement car ils commençaient à en avoir assez de toutes ces formalités. On leur avait, bien sûr demandé leur itinéraire, celui qui était prévu et enregistré à leur départ et les dates d’arrivée à chaque camping. Le 11 juillet à Oujgorod, le 12 à Kiev, le 13 à Karkov, le 14 à Orel, du 15 au 18 à Moscou, le 18 à Novgorod, le 19 à Leningrad et le 21 à Vybord. En aucun cas ils ne devaient modifier le programme. D’autre part, on leur fit savoir que le ravitaillement en carburant, en huile et tout le service technique ne s’effectuait que dans les lieux signalés par Intourist. Donc dans chaque ville ils étaient obligés de contacter cette agence. Le temps avait passé, le camping prévu pour ce soir-là se trouvait à une cinquantaine de kilomètres du poste frontière.

– Vous coucherez à l’hôtel à quinze kilomètres de là, dit un douanier, vous ne devez pas rouler la nuit car les routes sont dangereuses et nous veillons sur la sécurité des touristes.

Les Français n’avaient pas tenu compte du décalage horaire, il était plus tard qu’ils ne l’avaient prévu et durent avancer leur montre de deux heures.

La solution d’aller coucher à l’hôtel ferait un trou dans leur budget, en effet, ils auraient à payer une nuit supplémentaire alors que les places retenues aux campings avaient été réglées en Francs avant le départ.

Cependant, il fallait exécuter les ordres sans manifester de mécontentement. Déjà ils avaient un avant goût de ce que représentait le mot liberté ici.

L’hôtel en question, un assez grand hôtel se trouvait à Perecin. Par mesure d’économie, ils ne prirent qu’une chambre pour tous les cinq et firent ajouter des lits pour les enfants. Une fois tous installés au troisième étage, lorsque Papy descendit dans le hall du rez-de-chaussée, il aperçut un des policiers de la douane qui lisait négligemment un journal, ainsi Papy comprit qu’ils étaient étroitement surveillés.

À chaque étage une femme en tablier et bonnet blancs, comparable à une tenue d’infirm-

mière, surveillait leurs allées et venues. Pour manifester leur mécontentement d'avoir été contraints à coucher là, ils menèrent à ces femmes une vie d'enfer. Ils sortaient les uns après les autres, à intervalles réguliers de leur chambre. Chaque fois que l'un d'eux apparaissait, la femme d'étage téléphonait à celle du deuxième qui, à son tour téléphonait à celle du premier et ainsi de suite. Ils s'épuisèrent bientôt à ce petit jeu-là et décidèrent de se préparer pour le repas du soir, au restaurant. Ils endosèrent leurs vêtements les plus convenables mais cela ne leur suffit pas pour pénétrer dans la salle à manger où tous les convives étaient en habits de gala pour manger au son d'un orchestre, de plus, les enfants n'étaient pas admis. En maugréant ils terminèrent la soirée dans la voiture où ils durent se contenter en exprimant leur rancœur, d'une rondelle de l'énorme saucisson tchèque :

– Cela commence bien dit JP, on s'attendait à tout mais là, c'est le bouquet.

Fillette en détresse

Les élèves de banlieue attendent la rentrée des classes avec impatience car ils ont souvent passé les vacances à s'ennuyer au pied de leur immeuble sans avoir la chance de partir quelques jours à la mer ou à la montagne avec leurs parents aux revenus modestes. La rentrée va mettre fin à l'ennui en leur offrant un changement d'emploi du temps, des devoirs et des leçons à apprendre.

Cette année Catherine fait sa rentrée en sixième au collège. Ses parents arrivent d'une autre commune si bien qu'elle n'a pas pu se faire d'amis à l'école primaire d'où elle vient.

Elle ne montre pas son inquiétude aux élèves de sa classe qu'elle domine par sa taille. Elle traîne souvent quand la sirène annonce la fin des cours et met un temps infini à ranger ses affaires si bien que le professeur l'attend pour fermer sa classe à clef. Catherine sait pourquoi elle n'est pas pressée, en effet, depuis le premier jour ses camarades de classe la harcèlent

et la suivent dans la rue jusqu'au pied de l'immeuble où sa famille occupe un appartement en lui criant : « cochon, cochon ! »

Elle n'a rien dit à ses parents mais ses absences fréquentes motivées par de petits maux de tête, de ventre sont la cause de mauvais résultats scolaires.

N'y tenant plus, un jour elle avoue tout à son père qui décide de résoudre le problème de sa fille en faisant la tournée des familles. Il explique aux parents ce qu'endure Catherine et cherche à comprendre :

– Regardez ma fille, est-ce qu'elle ressemble à un cochon ?

Devant leurs parents, les enfants restent muets, mais le lendemain d'autres recommencent, cela n'en finit pas, Catherine et ses parents sont découragés.

En dernier recours, le papa de Catherine demande un rendez-vous avec le professeur principal et la conseillère d'éducation du collège. Il ne voulait pas en venir là pour ne pas ébruiter la situation mais c'est la dernière solution. Il doit s'agir d'un problème relationnel auquel ces deux personnes doivent apporter une solution.

La seule réponse faite au père est la suivante :

– Elle n’a qu’à pas se défendre et riposter, on ne l’attaquera plus !

Ceci est difficile pour une fillette timide et réservée à laquelle les parents catholiques ont appris à tendre la joue plutôt que de donner un coup. Ainsi, l’administration ne fera rien contre les élèves cruels et sans cœur dont elle est le souffre douleur. Doit-elle perdre son année par la faute de ses camarades pervers ?

Le prof principal a gardé tout cela pour elle, elle n’a cure des souffrances de Catherine, ce n’est pas son travail de faire du social comme elle le dit.

Un jour, pendant le cours de français, les élèves lisaient Poil de Carotte de quatre à cinq, l’heure la plus difficile où il faut les intéresser en les relaxant.

Ils attendaient ce moment avec impatience pour connaître la suite de l’histoire car le livre ne leur était prêté que durant cette heure-là. Chacun lisait à son tour à voix haute tandis que le prof expliquait chaque passage en s’assurant qu’ils avaient tous compris. Lire seul chez eux demandait trop d’efforts personnels alors qu’en cours cette lecture prenait une autre dimension. Ils étaient arrivés au chapitre où Madame Lepic se rend compte que la tête de Poil de Carotte fourmille de poux.

À la fin du cours, Catherine s'est approchée de la prof de français qui range les livres dans le placard tandis que tous les élèves ont bondi dans le couloir.

– Madame, vous avez entendu, quand on a commencé à lire le chapitre sur les poux, les élèves ont prononcé mon nom.

– Non, je n'ai rien entendu, répondit-elle.

– Mais si, ils sont tous après moi, ils me poursuivent en dehors de la classe et c'est comme ça depuis la rentrée.

– En as-tu parlé à ton prof Principal ?

– Oui mais elle n'a rien fait et si ça continue je tomberai malade car je ne dors plus, je ne mange plus et j'ai des crises de nerfs en partant au collège.

– C'est bon Catherine, je vais voir ce que je peux faire.

Comment rester insensible au regard de détresse de la fillette qui demande de l'aide ? La prof de français s'indigna de n'être mise au courant de ce fait que plusieurs mois après.

La prof va trouver rapidement la solution en écrivant un poème de douze strophes d'octosyllabes dont le thème concerne une fillette brimée et rejetée par ses camarades. Se sentant rejetée elle est au bord du suicide. La conclusion porte sur les enfants tyrans qui plus tard

détruiront le monde et dont il faut se méfier car ils sont dangereux etc.

Le jour suivant les élèves eurent à lire ce texte et à répondre à un certain nombre de questions, sujet banal de lecture expliquée, pratiquée régulièrement chaque semaine. Les élèves ne se méfient de rien et rendent leur copie.

Puis le jour suivant c'est le grand moment de la correction. Catherine est encore absente.

À la question : Que pensez-vous des garçons qui persécutent la fillette, tous ont répondu de façon indignée que ce sont des méchants, des sans cœur etc.

C'est alors que l'un d'eux dénonce :

– C'est pourtant ce que font certains avec Catherine !

La prof prend l'air étonné et tente d'en savoir plus :

– Ah ! Bon que se passe-t-il avec Catherine ?

Les langues se délient peu à peu, la situation est mise à plat.

– Vous ne pensez pas que Catherine souffre autant que le personnage du texte ?

– Ah ! Oui, c'est vrai, mais on ne savait pas qu'on lui faisait du mal.

– Par votre faute, Catherine ne vient plus en cours, elle est malade de peur et risque de perdre une année, que pouvez-vous faire ?

L'un d'eux leva la main et proposa :

– Et si on lui écrivait une lettre pour lui dire qu'on ne recommencera plus.

– Voilà une bonne idée, alors mettez-vous au travail.

La lettre a fait beaucoup de bien à Catherine qui est revenue en cours métamorphosée car depuis ses camarades l'entourent d'affection comme pour se faire pardonner.

Les parents satisfaits sont allés voir le Principal afin qu'il remette un cadeau à la prof de français pour la remercier. Le Principal ignorant l'histoire a convoqué la prof dans son bureau. Elle pense que c'est pour un autre sujet.

– Vous savez, que vous avez commis une grosse erreur en permettant aux élèves d'écrire à Catherine, dit-il à la prof de français étonné ?

– Non, répondit-elle, seul le résultat comptait, mais où est l'erreur ?

– Elle est dans le fait que dans cette lettre les élèves reconnaissaient avoir tourmenté Catherine et cela est un mauvais point pour l'établissement.

Voilà comment je fus sermonnée pour avoir accompli une bonne action car tu l'as deviné, la prof de français c'était moi. »

En Syrie et Liban

Après Istanbul, mes grands-parents avaient décidé de se rendre au Liban. Ils parcoururent trois ou quatre cents kilomètres sur une route qui traversait une région désertique. Ils se demandaient ce qu'était la surface brillante qu'il voyait à l'horizon et s'arrêtèrent aux abords pour constater qu'il s'agissait d'un lac salé. Ils arrivèrent à Adana et bientôt à la frontière syrienne, un pays de plus à mettre au palmarès. Ils se souviennent encore de la gentillesse des habitants d'un village où ils demandèrent de l'eau par signes, leurs réserves étant à sec. Un villageois jeta un seau dans un puits dont ils évaluèrent la profondeur au nombre de mètres de corde qui se déroulait. Un homme pris le petit Erick dans ses bras. Charles prit lui aussi une fillette dans les siens, c'étaient des signes amicaux entre personnes qui ne pouvaient pas s'exprimer par des paroles mais par des actes. Non loin de là, des femmes, au visage voilé, vannaient du grain en regardant les étrangers furtivement. Ils ne se

demandent pas si l'eau est potable, ils font confiance aux villageois et une fois les bidons remplis, ils repartirent pour traverser le désert brûlant en cette période de l'année. Ils devaient s'arrêter fréquemment lorsque l'aiguille indiquant la température de l'eau du radiateur atteignait le rouge.

Alors ils décidèrent d'attendre la fraîcheur de la nuit pour rouler. Cependant ce n'était pas la bonne solution car à Alep, ils furent contrôlés maintes fois par des policiers armés jusqu'aux dents. Ils éclairèrent l'intérieur du véhicule avec des torches puissantes et découvrirent avec stupeur les deux enfants endormis à l'arrière.

– Il ne faut pas rouler la nuit, disaient-ils, c'est dangereux, nous sommes en guerre ici.

Charles et Mamy qui étaient partis à l'aventure ne savaient pas que ces pays sont soumis à des troubles constants, ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient livrés à eux-mêmes loin de tout. L'inconscience de la jeunesse est incompréhensible. Heureusement un ange gardien veillait sur leur destin.

À un moment donné, une pancarte indiquant Palmyre rappela à Mamy que son oncle André y avait effectué son service militaire dans les années 1920 :

– Comme il a dû avoir chaud le pauvre !

Ils traversèrent Damas sans même y faire une pause tant il y faisait chaud, Beyrouth n'était plus très loin.

Lorsqu'ils arrivèrent à la frontière libanaise, une désagréable surprise les attendait. En effet, ils ne possédaient pas les documents indispensables au passage du véhicule.

Les douaniers intransigeants dirent :

– Vous allez laisser ici votre voiture et vous irez à Beyrouth chercher le laisser passer du véhicule, ensuite vous reviendrez.

– Comment ferons-nous sans voiture ?

– Ne vous inquiétez pas, vous prendrez le car qui passe dans une heure.

En attendant, ils choisirent les effets dont ils auraient besoin durant trois jours car le vendredi était jour de repos pour les Musulmans, le samedi celui des Juifs et le dimanche jour de repos des catholiques donc toutes les administrations étaient fermées durant le week-end. Ce n'est que le lundi qu'ils pourraient se mettre en règle et récupérer leur véhicule qu'ils abandonnaient à la protection des douaniers.

Ils partaient à l'aventure juste avec un petit sac. Le car ne tarda pas à arriver. Ils prirent place parmi les voyageurs enturbannés qui ne firent aucunement attention aux étrangers. Papy

et Mamy furent surpris de ne pas sentir à l'intérieur la chaleur accablante du dehors. Ils faisaient pour la première fois l'expérience de l'air conditionné. Le car très confortable effectuait le trajet Damas-Beyrouth-Tripoli.

Il stoppa à Beyrouth, au centre ville sur une place où ils trouvèrent sans aucune difficulté une chambre pour cinq dans un grand hôtel. Mamy fut choquée en entendant le garçon qui leur montrait la chambre, la tutoyer comme s'ils se connaissaient de longue date. Elle ne savait pas que le tutoiement est courant dans les pays du Moyen Orient, et d'emploi plus facile que le vous. Ce qu'ils apprécièrent le plus fut la salle de bain et la baignoire fut la bien venue par cette chaleur. Après le bain des adultes selon un ordre de priorité, les enfants purent patauger durant toute la soirée en faisant malheureusement déborder l'eau qui passa rapidement sous la porte. Ils furent excusés pour cette inondation.

Lorsqu'ils voulurent sortir après le repas du soir, ils furent pris dans un bain de vapeur qui rendait leur peau moite, ils ne s'étaient pas rendu compte que l'hôtel aussi était climatisé et qu'il valait mieux pour eux ne pas en sortir. Ils décidèrent cependant d'aller au cinéma en laissant les deux enfants dans la chambre pourtant,

ils ne comprenaient rien au film en langue arabe. Dans la salle, jetant des regards autour d'eux, ils virent deux ou trois jeunes qui ricanaient en faisant tourner un couteau entre leurs mains. Ils lançaient des regards de provocation aux trois Français qui décidèrent de sortir puisque le film ne les intéressait pas. Les jeunes se trouvèrent dehors en même temps qu'eux. Les trois Français ne désiraient pas montrer qu'ils avaient peur pour faire plaisir à ces provocateurs et marchaient d'un pas nonchalant vers l'hôtel. Après avoir pénétré dans le hall ils se sentirent en sécurité. Une fois de plus Mamy pensa qu'ils avaient eu de la chance de leur échapper. Charles ne disait rien tandis que JP sifflotait gaiement.

Ils passèrent beaucoup de temps dans la chambre sans en garder de souvenirs particuliers, ils attendaient le lundi matin avec impatience pour se faire conduire à l'ambassade de France en taxi.

Ils furent reçus par une femme très maquillée, vernis et lèvres d'un rouge provocant qui les toisa sans vergogne. Elle condescendit à les écouter après avoir fait mine de ranger des papiers sur son bureau.

– Où allez-vous exactement ? Faites-vous un pèlerinage ?

Ces mots lui furent dictés par l'état des chaussures de JP, des nu-pieds rafistolés avec les rebords d'un couvercle de boîte à sardines quelques jours auparavant.

Elle n'en crut pas ses oreilles lorsque Papy lui raconta comment ils avaient décidé de venir à Beyrouth par hasard, sans avoir préparé le voyage avant le départ. Elle pensait avoir à faire à des farfelus. Elle allait de surprise en surprise en apprenant qu'ils étaient instituteurs, qu'ils étaient partis avec un jeune enfant de moins de quatre ans, une fillette qui n'était pas à eux et un cousin qui n'était pas majeur.

– Vous avez eu de la chance qu'il ne vous soit rien arrivé.

– Qu'aurait-il pu nous arriver, demanda Charles.

– Comment, vous vous moquez de moi ? Vous rendez-vous compte de vos responsabilités ? Vous n'êtes pas en France, ici, ni en Europe, et si vous vous faites enlever !

Quand ils lui avouèrent qu'ils avaient dû laisser leur véhicule à la frontière syrienne avec tout son contenu, elle fit éclater sa colère

– C'est inimaginable, hurla-t-elle, et si on vous les a volés ! Je ne pourrai rien faire pour

vous rapatrier. Vous êtes vraiment inconscients ! Inconscients !

Ils la rassurèrent en lui disant qu'ils allaient rentrer en France assez rapidement après avoir visité le pays.

– Nous voulons voir Baalbek et les fameux cèdres du Liban.

– Ne traînez pas surtout et retournez vite en Europe, ce pays n'est pas fait pour les touristes isolés. Tenez-vous sur vos gardes.

Ils ne crurent pas un instant qu'ils étaient en danger. Ils avaient hâte de retourner à la frontière syrienne pour récupérer leur voiture. Ils prirent l'autocar dans le sens inverse. Quand ils aperçurent près du poste de douane leur véhicule intact ils ne cachèrent pas leur joie. C'est alors qu'ils découvrirent à quelques pas de là, une voiture carbonisée à la carrosserie criblée de trous de balles. Ils eurent des frissons rétrospectifs en pensant que cela aurait bien pu leur arriver.

Ils saluèrent les douaniers chaleureusement puisqu'ils avaient bien surveillé leur Taunus et reprirent la route pour Baalbek. C'était une route de montagne non goudronnée et assez scabreuse qui les conduisit au célèbre temple érigé pour Bacchus.

En arrivant sur les lieux, alors qu'ils se croyaient au bout du monde, ils eurent la surprise de rencontrer une troupe théâtrale française en répétitions pour le festival qui devait avoir lieu les jours suivants. Ils n'étaient donc pas les seuls français et cela les rassura. Après quelques photos au soleil couchant devant les colonnes gigantesques du temple, ils trouvèrent un lieu pour dresser leur tente et repartirent dès le lendemain à la recherche des cèdres millénaires à l'ombre desquels le roi David s'était reposé, leur avait-on dit.

À présent, ils songeaient sérieusement au retour car leurs finances s'épuisaient. Ils pouvaient rogner sur la nourriture mais pas sur le carburant et il restait trois mille kilomètres à parcourir pour regagner la France.

De nouvelles aventures attendaient Papy et Mamy sur le retour, mais se sera pour une prochaine fois.

Table des matières

- Quelques part en Grèce	7
- Vacances sur une île	14
- Corrida improvisée	20
- On n'est pas sorti de l'auberge	33
- 007	45
- Le pendentif	57
- Le bidasse sans perm	63
- Molière au collègue	76
- L'étrange revenant	83
- Une frayeur	91
- Le monde est petit	108
- Le papillon	119
- Des gens gentils	125
- Séance de spiritisme	134
- En Turquie	142
- En Yougoslavie	148
- L'école de Mamy	152
- Aventures en URSS	167
- Fillette en détresse	175
- En Syrie et Liban	182

Imprimé par : SoBook
45, rue Rollin
59100 – ROUBAIX